DÉPOT LÉGAL
VAUCLUSE
N° 583
1925

11me Année – N° 67 Mai 1925

FORTVNIO

Les Cahiers du Sud

SOMMAIRE :

CHARLES BRUN..... *Après la Générale des Marchands de Gloire.*
L'ENQUÊTE DES CAHIERS DU SUD.....
GABRIEL D'AUBARÈDE..... *Sous la Coupole.*
MARCEL BRION..... *Rudolf Steiner.*
GEORGES ESTÈVE..... *Deux Poèmes.*
LUCIEN VALAT..... *Les Etoiles (Pastiches).*
GABRIEL BERTIN..... *Le Cirque par la Ville.*
PIERRE HUMBOURG..... *L'Etrangère (conte).*
HENRI MAZEL..... *Les Théâtres à Paris.*

CHRONIQUES :

LIVRES : *La Musique Intérieure* (Charles Maurras), Pierre Humbourg; LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE : Marcel Brion ; REVUES : Gaston Mouren; REVUES ÉTRANGÈRES : Marcel Brion ; LA MUSIQUE A MARSEILLE : Gaston Mouren ; LA PEINTURE : Herrem ; ÉCHOS : *La lettre de Nice* : Reynold.

f

Notre Enquête : Réponses de MM. Henri DE RÉGNIER, de l'Académie Française, Paul SOUCHON, Fernand GREGH, Guy MAZELINE, Henri MAZEL, Charles FORMENTIN, Eugène MONTFORT, RIAL-FABER, Franz JOURDAIN, Emile THOMAS, Gabriel MARIE, Pierre BENOIT, Albert ROUSSEL, Paul BARLATIER, Antonin SEUHL, Léon BOUDERESQUE, Georges MAUREVERS, Gabriel d'AUBARÈDE, JEANSSEY, Émile DE VIREUIL, Jean d'UHALDE.

BUREAUX :
10, Quai du Canal, MARSEILLE -- 30, Avenue d'Eylau, PARIS

N° 67. 11me Année. Mai 1925.

FORTVNIO

Après la Générale des "Marchands de Gloire"

D'un cœur joyeux et grave nous avons suivi dans la Presse l'écho prolongé des Marchands de Gloire *; il est doux d'entendre louer ceux avec qui on a si longtemps travaillé dans la fièvre et l'espoir. Et maintenant que la critique, spontanément conquise, a vanté l'œuvre et salué le talent qui monte, l'amitié peut bien à son tour faire entendre sa note plus intime et aussi plus pénétrante. Notre ami commun de jeunesse, Charles Brun, qui est allé à Paris pour assister à la générale des* Marchands de Gloire *va nous dire quelles secrètes résonances ce triomphe éveillait en lui.*

Fortunio *à qui Marcel Pagnol réserva ses efforts depuis le lycée prépare un numéro spécial où tous ceux qui furent ses compagnons de lutte voudront inscrire leur nom sous un visage que l'art a déjà fait sien.*

*
* *

Le triomphe enlève beaucoup au rôle public de l'amitié. Il est vrai qu'il galvanise tellement les indifférences de la veille ! Celui que la Générale des « Marchands

de Gloire » réservait l'autre soir, à Marcel Pagnol et à Paul Nivoix, ne me laisse presque rien à dire.

L'affection la plus chaleureuse, ne pourrait, en effet, trouver d'éloges supérieurs à ceux que l'enthousiasme inspirait, dès le lendemain, aux professionnels de la Critique parisienne.

M. Antoine écrit dans l'*Information* :

« Voici l'un des succès les plus chauds que nous ayons enregistrés cette année.

« C'est de la grande comédie de mœurs d'un ton et d'une largeur dont nous avons perdu l'habitude et ce début est certainement l'un des plus sensationnels que nous ayons vus depuis longtemps.

« Le prologue s'est achevé au milieu d'unanimes applaudissements.

« ... le dessin sûr et vivant des caractères, le relief des mots, le développement des scènes, la vigueur du dialogue font songer aux grandes comédies de mœurs d'Emile Augier ».

M. Nozière, dans l'*Avenir*, n'hésite pas à proposer aux auteurs la succession d'Octave Mirbeau et de Becque. M. Pierre Veber désigne la pièce pour le Théâtre Français. Au surplus, Charles Méré, G. de Pawlowski, Lugné-Poë, Gabriel Boissy, Georges Pioch, Lucien Dubech, Gabriel Reuillard, Louis Schneider, Robert de Flers, André Rivoire, accueillent les nouveaux venus avec d'inappréciables louanges.

Ajouter quelque chose après tant d'intelligences clairvoyantes et impartiales, serait bien mal les remercier de servir aussi généreusement une cause qui nous est chère.

Du moins, reste-t-il à notre amitié réduite au silence, au-dessus des mots qu'on ne peut élargir, en plus des éloges qu'on ne saurait multiplier sans outrance, le droit d'être orgueilleusement émue et de manifester sa joie.

Il importe de consigner ici très simplement ce bonheur, dans une revue fondée par Marcel Pagnol et sur laquelle nous serons, un jour, obligés de nous pencher pour retrouver le visage oublié de notre jeunesse. D'ailleurs, n'est-ce pas un peu vers cette jeunesse, que, le 15 avril 1925, au cœur même de Paris, proche l'aimable rue Royale qui résume tant d'élégance en quelques mètres, parmi les lumières, au milieu du fracas des applaudissements, la victoire s'est inclinée.

Mille détails montent en désordre à l'assaut de ma mémoire quand je pense à cette inoubliable soirée : Antoine assis dans son faux-col... la crinière de Georges Pioch... Pierre Benoît acculé par la popularité, au tournant d'un couloir, contre un mur... Henri Duvernois donnant l'accolade aux auteurs... La vivante et belle Elvire Popesco, entraînant Louis Verneuil sur les pentes de l'enthousiasme... Un bébé avec les moustaches de Vercingétorix ; on chuchote son double prénom : François-Albert !... Deux longs yeux dans l'échancrure d'une porte entr'ouverte : Colette...

Puis, dans mon souvenir, noms et visages se brouillent. Je ne vois plus qu'une foule anonyme, épaules et nuques, bras et mains, mains surtout, mains frénétiques, battant comme des cœurs pour l'équilibre d'un acte, la puissance d'une scène, souvent même pour un mot, un mot tout seul, chargé de vérité et qui explose ! Après avoir subi tant de coucheries sans grandeur, tant de dialogues fatigués, le public comprend que Marcel Pagnol et Paul Nivoix le convièrent enfin à un spectacle âpre et grandiose comme la vie.

Elle ne se doutait certes pas, la salle vibrante et remuée de tous les rêves qu'elle justifiait en applaudissant.

Songes ingénus de province, longtemps promenés sous les platanes d'Aix et de Marseille, chaque jour détruits et refaits, chaque jour désespérés et confiants, c'est à

vous, après le miracle de deux volontés et de deux talents, que Paris fiévreux, sensible, déchiré par la Politique, énervé par le Printemps, donnait raison.

C'était en vous aussi que se réfugiait, ce soir-là, tout ce qui restait aux vainqueurs de force intacte, après les poignées de mains, les baisers sincères ou faux, après, surtout, l'inévitable surmenage de la bataille. Ne connaissant pas assez Paul Nivoix, je ne pouvais deviner l'intime pensée qu'il cachait sous le masque grave du bonheur. Mais, derrière le front pâle de Marcel Pagnol, je savais quels chers souvenirs se défendaient contre l'agression trop brutale du succès.

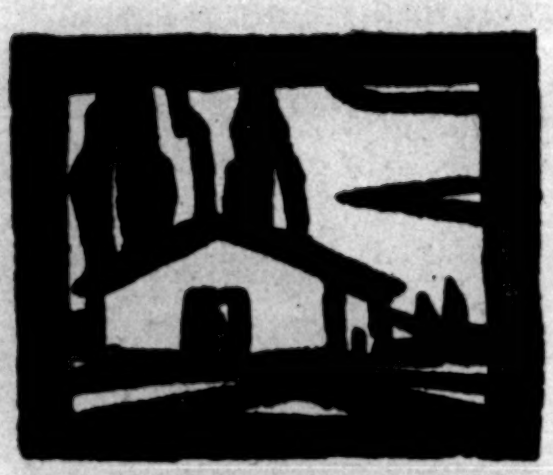
. . . . . .

Dans « Les Marchands de Gloire », le père du héros répond à un personnage qui lui demande de trouver quelques paroles bien senties pour exalter le nom de son fils : « Je n'aurai qu'à laisser parler mon cœur ! »

— « Tachez qu'il soit éloquent. » lui réplique-t-on avec une cruelle méfiance...

Pour Marcel Pagnol et Paul Nivoix j'ai laissé parler mon cœur... mais ce cœur saisi d'émotion, gonflé de joie fraternelle, ne m'aura-t-il pas trahi ?

Charles BRUN.



L'Enquête des Cahiers du Sud

Notre enquête, si opportune est accueillie avec la plus grande faveur. Des écrivains célèbres daignent y participer, à Paris comme en Province la presse lui fait un large écho. Voici la suite des réponses que nous avions signalées à nos lecteurs.

HENRI DE REGNIER

de l'Académie Française

A la façon dont les affaires de l'Etat sont communément conduites par les Politiques, elles ne perdraient sans doute rien à l'être par les artistes.

PAUL SOUCHON

Se tenir en dehors de toute politique ? Mais, c'est impossible ! L'artiste, qu'il le veuille ou non, est un homme comme les autres. Il ne peut plus, sauf de rares exceptions, vivre de son art, ni pour son art, comme on pouvait le faire encore aux bienheureux temps romantiques.

Il faut donc qu'il se préoccupe de la chose politique, il faut qu'il sache dans quelles conditions et pour quels buts on les gouverne, il faut qu'il connaisse les lois qu'on vote et les « incidences » de ces lois, il faut qu'il puisse intervenir, par le bulletin de vote, par la parole, par la plume, toutes les fois que des intérêts, ceux de sa cité, ou ceux de son pays, seront en cause.

Sinon, le pauvre artiste se réveillera un jour dépouillé de ses dernières libertés, étranglé par la fiscalité aux doigts crochus, ou bien jeté, une nouvelle fois, lui et les siens, sans qu'il ait pu rien empêcher et sans qu'il y com-

prenne rien, dans l'horrible fournaise d'une guerre — ou d'une révolution.

Il n'y a pas de doute pour moi : l'artiste doit s'intéresser à la politique. Je ne dis pas : faire de la politique. C'est autre chose et il ne serait plus un artiste s'il entrait dans la mêlée du Palais-Bourbon ou du Luxembourg.

FERNAND GREGH

La politique c'est la finance, toujours, et la guerre, parfois.

Tout le monde y a un intérêt primordial. On l'a enfin compris. On ne trouve plus que très rarement de ces gens qui vous disaient avant 1914 : « *Quoi! vous vous intéressez à la politique ? vous, un poète !* » *La politique nous est tombée sur la tête, depuis lors, sous forme de mort de* 1.500.000 *Français et de livre à* 90 *et plus. Impossible de n'y point penser et de ne point s'en occuper.*

D'ailleurs Vigny, en son temps, n'avait pas cessé de s'y passionner : son Journal d'un Poète *est plein de réflexions sur les événements politiques de son époque. Quant à Flaubert, il a versé des larmes de sang sur le désastre de* 70 (cf. Correspondance). *J'ajoute que Gautier le « pur artiste » en est mort.*

J'ai, dans des jours lointains, combattu énergiquement la théorie de la tour d'ivoire, à laquelle vous faites allusion. J'ai vu depuis que j'avais tort. Car la tour d'ivoire, la vraie, il n'y en a pas.

Croyez, je vous prie, à mes meilleurs sentiments.

GUY MAZELINE

du « Petit Marseillais »

J'ai lu attentivement toutes les réponses faites par des

hommes d'esprit à l'enquête de Fortunio. *J'ai connu ainsi que la plupart des personnes qui se sont attachées à cette question de la politique et de l'Art collaborant penchaient pour une étroite communion de ces deux énergies. Je ne sais pas s'il faut le regretter ou l'approuver, car c'est un champ très vaste pour la discussion, une allée obscure pour y prolonger des querelles byzantines.*

Je me permets de faire remarquer qu'une collaboration directe de l'Art à la politique serait une chose plutôt mauvaise que bonne.

La politique est un système. Il s'en trouve, comme Spinoza, qui ne reconnaissent dans un système politique, ni bien, ni mal, ni justice, ni injustice. Chacun a droit à tout, et le doit n'a de mesure et de limite que la puissance ou l'impuissance. On peut discuter un tel système.

Si l'on transpose ces données dans le domaine de l'Art, on arrive à une étrange similitude, mais partielle. Chacun n'a-t-il pas droit à tout, en Art, dans la limite de la puissance ou de l'impuissance ? Mais d'autre part, ni bien, ni mal, ni justice, ni injustice en Art, ce serait contraire aux vieilles définitions de la morale qui valent tout de même quelque chose et se mêlent encore au mouvement artistique de l'époque.

J'ai fait ce rapprochement pour indiquer que sur le terrain politique, la plupart des philosophes éclairés, n'aiment pas mêler des éléments de sensibilité. On a vu les conséquences de cette sensiblerie jouant un rôle politique, avec Jean-Jacques. Les éléments d'un système gouvernemental sont tout autres et basés en général sur le côté factice *et* comédien *de l'individu. Ils forment la conséquence, bonne ou mauvaise selon l'énergie dépensée, de la sensualité grossière d'une foule ou de manœuvres de buvettes. Le pire est qu'un véritable idéaliste servirait mal une cause politique. Il y faut jouer de subtilités qui s'accordent mal avec un pur sentiment.*

Où va notre artiste dans ce dédale ? S'il y trouve sa voie, j'aime mieux le désigner politique, *définitivement. L'Art n'aurait que peu de ressources à tirer de ces compromissions. Il y a exception à la règle: Barrès, par exemple. Mais son activité politique, c'était un jeu qu'il se donnait à lui-même, et sa figure n'est pas grande surtout, par ce côté.*

Au point de vue moral ne poussons pas nos amis dans cette galère. S'ils prennent de l'ampleur, un jour, de la puissance intellectuelle, ils auront voix à la discussion. Je cite à l'appui : Voltaire, Anatole France.

Au point de vue égoïste, ouvrons cette porte à quelques-uns de nos confrères. S'ils ont de la mémoire ils tâcheront à nous faire un sort meilleur.

Et s'il nous faut mêler le sens moral aux exigences de la réalité, je ne me charge pas de conclure.

Au reste, une enquête n'a jamais de conclusion ; c'est ce qui la rend noble. On y remue les idées.

Les bulles de gaz remontent de l'étang. Remuons l'eau sans jamais nous décourager. Ou bien, si nous sommes sceptiques, asséchons l'étang avec une paille, cela n'engage à rien.

HENRI MAZEL

Pasteur a dit : La science n'a pas de patrie, mais le savant en a une. Dans le même sens on pourrait dire La Littérature n'a pas de pays mais le littérateur en a un. Qu'il soit poète, artiste ou penseur, le citoyen est citoyen et n'a pas le droit de se désintéresser des choses de la Cité. L'écrivain, notamment, qui peut, à tout instant, s'exprimer sur les choses de son temps, doit se donner la peine de les étudier en vue de redresser, s'il y a lieu, les idées et les opinions de ses contemporains. Mais hélas, trop souvent il ne se donne pas cette peine, et quelques-unes

des sottises les plus formidables et des truculences les plus dangereuses de ce siècle ont été exprimées par des lettrés et des poètes. Ceci ne veut pas dire d'ailleurs, que le littérateur doit descendre dans l'arène politique ; je crois même qu'il vaut mieux qu'il n'y descende pas ; il a autre chose et meilleure chose à faire; mais il ne doit pas refuser son concours de propagande aux idées qu'il veut faire triompher ni même sa participation effective aux grandes œuvres d'intérêt social; le temps des tours d'ivoire est passé.

CHARLES FORMENTIN

Sans hésiter, je suis pour le « splendide isolement ». L'artiste qui touche à la politique se diminue. L'écrivain qui s'enregimente dans un parti abdique son indépendance.

La politique n'a rien ajouté à la gloire de Victor Hugo et de Lamartine. Elle l'a plutôt obscurcie.

Et si Anatole France n'avait pas commis l'imprudence de descendre un jour de la tour d'ivoire où souriait son scepticisme, il n'y aurait pas d'imbéciles pour nier son talent.

L' art n'a qu'une consigne : la beauté.

La politique n'a qu'un but : l'intérêt.

EUGENE MONTFORT

Si j'entends bien votre question, c'est des écrivains que vous vous inquiétez. Je vous avoue que je ne vois pas du tout pour quelles raisons un écrivain, qui est un artiste, mêlerait, plus qu'un peintre ou qu'un musicien, son art à la politique. Car « prendre une part active aux affaires de l'Etat » cela signifie, si je ne m'abuse, faire de la politique. *Les artistes n'ont rien à faire dans cette galère.*

RIAL FABER

du « Petit Marseillais »

Cher Ami,

Votre courrier précédent met en ligne un vers de Térence qui se trouve aussi dans Saint Paul avec ce corollaire : « Malheureux que je suis, il y a deux hommes en moi ». Saint Paul a prévu votre enquête et le malheur de votre artiste. Non il n'est pas possible à celui-ci de rester en dehors de la politique. S'il la fuit comme citoyen il y est ramené comme contribuable, voilà pour la première question.

Quant à la seconde, attendons s'il vous plaît, que les femmes votent et donnent à l'artiste quelque chance d'être préféré au marchand de vin.

FRANTZ JOURDAIN

Président du Salon d'Automne

Il me semble terriblement difficile et un peu hasardeux de généraliser la question qui vous occupe. Méfiez-vous des théories qui sont bonnes ou mauvaises d'après la valeur de ceux qui les appliquent et qui imposent un état d'esprit à une partie de l'humanité en oubliant de la consulter. Je crois qu'en politique comme en tout il y a des cas d'espèces et qu'un décret déclarant que les artistes doivent descendre dans l'arène, comme dirait Joseph Prud'homme ne modifierait en quoi que ce soit la mentalité des intellectuels que ce genre de sport dégoûte. En somme c'est une affaire de tempérament, et nombreux sont les artistes, qui sortant de leur tour d'ivoire se sont lancés dans la bataille des partis, et David, et Chateaubriand, et Lamartine et Victor Hugo et Courbet et Mirbeau et Vallès et Anatole France et Emile Zola et tant

d'autres. Par contre des personnalités telles que de Goncourt, Mallarmé, Becque, Manet, Renoir, Rodin, sans parler de Vigny et de Flaubert que vous citez fort justement auraient accepté les supplices les plus raffinés plutôt que de s'occuper de politique. Encore une fois, question de tempérament. Je reconnais que le monde des arts ne se passionne guère pour le Parlement qui lui rend d'ailleurs au centuple cette méprisante indifférence.

Est-ce un bien, est-ce un mal ? si nous comptions beaucoup d'intellectuels à la Chambre et au Sénat il est bien certain que le niveau de la cérébralité générale s'élèverait ce qui ne nuirait ni aux affaires de l'Etat ni à l'éclat de la France, mais si la politique y gagnait par contre le patrimoine de la pensée y perdrait lamentablement. Pendant qu'ils palabreraient même brillamment au Palais-Bourbon, Delacroix, Ingres, Corot, Puvis de Chavannes, Berlioz, Debussy, Baudelaire, Verlaine, Cézanne, Balzac, Carpeau et tous les porte flambeaux à qui la patrie doit sa gloire mettraient un cran d'arrêt aux productions de leur génie et vraiment ce serait un désastre, une calamité, un fléau, un effroyable et irréparable malheur.

Consolons-nous de l'abstention de certains artistes qui parfois ignorent le nom du Président de la République et oublient même d'aller voter, en pensant que leurs œuvres éblouissent le monde auquel ils imposent la suprématie du genre français.

EMILE THOMAS

du « Petit Marseillais »

Je ne crois pas qu'un artiste se soit jamais posé, avant d'avoir manifesté son talent ou son génie, la question de savoir s'il doit participer ou non à la vie publique.

Après ce sont les événements qui lui dictent sa con-

duite, c'est son tempérament aussi. Flaubert et Vigny avaient des raisons très personnelles de pratiquer un isolement qui ne fut du reste pas toujours splendide. Mais pourquoi un sculpteur qui a des dons oratoires ou un littérateur qui rêve d'un avenir social meilleur ne se joindrait-il pas au concert bruyant des mécontents et des prophètes. Un Courbet put aider au renversement de la colonne, mais cet acte n'ajoutait rien à la qualité de sa peinture. Hugo, Lamartine, Chateaubriand ont eu une vie d'opinion à côté de leur vie littéraire et peut-être la commotion politique a-t-elle eu une part d'excitation sur leur cerveau. Tout cela est bien complexe. Pour répondre expressément à votre questionnaire je conclus qu'il est toujours possible à un artiste de se tenir en dehors de toute politique et que c'est même un droit pour lui s'il ne se sent nulle aptitude à la confection des lois; quant à prendre une part active aux affaires de l'Etat cela ne se fait pas à volonté. Je crois même que, plus un homme sera un grand artiste, moins la démocratie qui se méfie des supériorités, lui confiera ses destinées. En quoi elle a raison — et ceci confidentiellement — car les génies d'art sont le plus souvent des rêveurs redoutables ou des maladroits magnifiques. Ils conçoivent un état social si beau et une humanité si parfaite que nos pauvres institutions toutes relatives seraient par eux suppprimées pour faire place à l'anarchie intégrale ou à la servitude absolue.

GABRIEL MARIE

Je suis d'avis que tout gouvernement intelligent devrait rechercher la collaboration de la partie artistique du pays pour que la vie sociale s'arrache un peu des contingences.

Mais au point de vue individualiste, j'estime que l'artiste a mieux à faire que de se fourvoyer dans les mar-

chandages de la politique non par hauteur systématique, mais parce que la vie méditative en pourrait souffrir et que sa mission est autre. Ce qui n'empêche pourtant, qu'un Verdi sénateur, et qu'un Paderewsky dictateur ont pu rendre de grands services à leurs pays respectifs.

Seulement l'un servait une monarchie constitutionnelle et l'autre « fondait » une démocratie, ce qui rendait la chose possible.

Aujourd'hui la politique est une carrière ou se réfugient les ambitions vagues, et je vous avoue que je ne verrais plus un Lamartine dans les Parlements actuels : on y dit trop de sottises et l'on y est trop éclaboussé bassement pour qu'un artiste puisse s'y risquer.

Et pourtant que de choses utiles il aurait à y faire entendre !

Voilà ce que pense un désabusé qui a fait partie de la jeunesse ardente de la fin de l'Empire.

PIERRE BENOIT

Mon Cher Confrère,

Je réponds à votre enquête.

Quand l'homme d'Etat fait son devoir, l'artiste n'a aucune raison de se mêler de politique. C'est ainsi qu'il fut aisé à Flaubert et surtout à Vigny d'affecter à cet égard le splendide isolement dont vous parlez. Aujourd'hui, ils n'agiraient peut être plus de même :

Honte à qui peut chanter tandis que Rome brûle
S'il n'a l'âme et le cœur et la voix de Néron.

Mon meilleur souvenir.

ALBERT ROUSSEL

Vous me demandez si j'estime que l'artiste doit prendre une part active aux affaires de l'Etat. Je dois vous avouer que personnellement, la politique ne m'intéresse guère. Il serait, certes; à souhaiter que les intérêts des artistes fussent défendus au Parlement avec plus d'autorité et de compétence qu'ils ne le sont actuellement, et que le développement de l'art musical, en particulier, ne fût pas entravé par les taxes les plus arbitraires et les plus injustes. Mais il me paraît difficile qu'un artiste puisse pratiquer effectivement son art et se lancer en même temps dans la politique active.

La complexité des questions sur lesquelles un député, par exemple, est appelé à se prononcer exige, de sa part, s'il veut remplir son mandat avec conscience, une somme de travail qui le met hors d'état de se livrer à une autre occupation. S'il y a, au Parlement, nombre d'industriels dont les affaires ne périclitent point, c'est sans doute parce qu'ils sont secondés par des gens capables de prendre à leur place, les décisions nécessaires. C'est une solution, n'est-ce pas, qui n'est guère applicable à notre métier. Je crois donc que l'Art et la politique active ne sont pas conciliables; il faut choisir entre les deux. Quant à la défense des intérêts artistiques, elle appartient, en dehors du Parlement, aux Syndicats qui devraient réunir l'ensemble de tous les artistes, si ceux-ci étaient un peu plus soucieux de faire valoir leurs droits. Le jour où les syndicats grouperont la presque unanimité des artistes, soyez sûr que leurs revendications seront accueillies en haut lieu d'une oreille un peu moins distraite.

Que les artistes se contentent donc de leur bulletin de vote, mais qu'ils sachent se grouper et comprendre mieux leurs intérêts !...

PAUL BARLATIER

Monsieur et cher Confrère,

L'artiste tout comme tout producteur a besoin de stimulants et vous n'ignorez pas l'importance des réactifs, c'est-à-dire de ce qui nous donne un élan, en sens contraire de notre mouvement primitif.

Il faut que l'artiste goûte à la politique parce que les odeurs infectes vous font mieux apprécier les parfums, qu'un individu sale incite à se tenir plus propre encore ; et qu'il n'a rien qui vous confirme mieux dans votre honhonnêteté que la malhonnêteté des autres.

Or, la politique est ce qu'il y a au monde de plus malodorant, de plus sale et de moins honnête. Tous les instincts les plus bas de l'humanité la vanité, l'envie, la traîtrise, l'orgueil, l'absence de conscience et de convictions s'y donnent un libre cours.

L'artiste digne de ce nom qui aura mis le nez là dedans s'évadera d'un coup d'aile loin de cette sentine et de ce bourbier et par réaction naturelle il s'élèvera plus haut, poussé par son écœurement, vers ce qui est beau et vers ce qui est noble, que s'il n'avait point fait le voyage nauséabond.

Il est donc excellent que l'artiste fasse de temps en temps de la politique afin qu'il puisse goûter pleinement ce qu'il y a de vie profonde, de grandeur, de noblesse, et de pureté à être un artiste tout simplement.

Bien confraternellement.

ANTONIN SEUHL

L'art est une chose, la politique active en est une autre.

Tel est artiste, que les grands problèmes sociaux laissent indifférent parce que l'état de sa fortune, ou son

tempérament, ou les deux, lui permettent un isolement serein.

Tel autre est artiste, que les grands problèmes sociaux soulèvent d'une passion dont s'illuminent ses œuvres, pathétiques ou satiriques.

Tel autre enfin est artiste, qui non seulement se passionne pour les grands problèmes de l'heure, mais encore brûle d'aider à les résoudre.

A mon humble avis, ce dernier artiste seul doit faire de la politique active. Le dilettantisme du premier, l'ardeur belliqueuse du second sur un plan purement littéraire ne sont d'ailleurs pas sans influence : ils créent une atmosphère propice à l'action de l'artiste politicien.

LEON BOUDOURESQUE

Rédacteur en chef du « Radical »

Je crois — puisque vous me faites l'honneur de me le demander — que l'artiste, non plus que le travailleur intellectuel ou manuel, n'a jamais eu le droit de déserter ses devoirs de citoyen.

Cette croyance est née, puis-je dire, avec moi, elle a grandi avec moi, fortifiée chaque jour de ma jeunesse et de mon adolescence par l'exemple de l'homme qui me l'a transmise avec le nom que, très indignement, je porte après lui. Les contemporains de cet homme qui le connurent furent à peu près unanimes à lui décerner le titre de maître en son art. Je sais, moi, qu'il n'était pas moins jaloux de sa qualité et de ses prérogatives de citoyen, prenant aux affaires de l'Etat la part active qui lui incombait.

Entendez qu'il se maria de bonne heure, ne s'occupa jamais de compter ses enfants qu'après leur naissance, subvint de son mieux à tous leurs besoins moraux, intellec-

tuels et matériels, les éleva dans l'amour et la pratique du travail et de la liberté individuelle, et leur enseigna la condition expresse à remplir, s'ils voulaient user sans remords ni regrets de cette dernière : ni se soustraire volontairement à aucune des obligations collectives sans la stricte et générale observance desquelles cette liberté individuelle finirait évidemment par nous être enlevée à tous.

Ajoutez qu'il ne brigua jamais le moindre mandat, aucune fonction publique, aucun honneur, aucune distinction même : à peine fut-il officier d'académie, et de droit encore, comme pensionnaire de l'Opéra.

Vous pourrez voir, mon cher Confrère, par cet exemple que vous me permettrez de qualifier de « vécu », quelle magnifique « part active » un artiste consacré, aussi bien que le premier travailleur intellectuel ou manuel venu, peut prendre aux affaires de l'Etat. Pour lui comme pour chacun de nous il n'est, je crois, que de bien connaître ses devoirs et de s'appliquer de son mieux à les remplir.

GEORGES MAUREVERT

Drôle de question, la vôtre, mon cher confrère! Ah! ça, ignorez-vous, par hasard, que Voltaire comme Hugo furent exilés pour causes politiques; que Châteaubriand fut ambassadeur, même plénipotentiaire, voire ministre des affaires étrangères, tout ainsi que Lamartine; que Gœthe, premier poète de l'Allemagne, fut aussi premier ministre de Saxe-Weimar pendant treize ans! Et ce sont là les premiers noms — comme par hasard les plus grands — qui me tombent sous la plume !

Et je crois, d'autre part, qu'il manque toujours quelque chose à un politicien de n'avoir pas, un beau matin de sa jeunesse, exhalé en lignes inégales le chagrin que lui fit sa bonne amie.

GABRIEL D'AUBAREDE

des Cahiers du Sud

Dès l'instant qu'un peintre ou un sculpteur expose, qu'un écrivain publie, c'est un acte social qu'il commet. Il n'a donc pas besoin de « faire de la politique » pour participer à la vie de son pays et à celle du monde ; il y participe d'abord par ses œuvres, et c'est là pour lui la plus simple, donc la meilleure façon, de servir. S'il tient à faire aussi de la politique, qu'il en fasse, mais seulement s'il se sent assez fort pour que l'arrogance des démagogues ne l'empêche pas de se faire entendre — ce qui serait humiliant pour nous —, assez lucide pour distinguer toujours l'une de l'autre ces deux manières d'employer son intelligence et son cœur. L'art et la politique sont choses différentes, mais tous deux dépendent de la connaissance intime des hommes, ou ne sont rien. Artistes et politiciens, ces derniers surtout, dédaignent presque tous la psychologie et la morale; ils n'en ont pas moins l'humanité sans cesse à la bouche. C'est grotesque, et navrant. Quelques esprits sains le savent et, de dégoût, restent dans leur tour d'ivoire, ou plutôt dans leur coquille. Ce sont eux les plus coupables, les imbéciles étant seuls excusables. Mais on peut sortir de sa coquille sans se précipiter aussitôt au Palais-Bourbon, qui en est une autre.

JEANSSEY

des Cahiers du Sud

Mon cher Directeur,

Il y a dans « La Princesse Lointaine » *cette affirmation harmonieuse :*

A bord de toute nef que l'orage ballotte
Il faudrait un poète encor plus qu'un pilote.

J'ai pensé que ce distique entrait dans le cadre de

votre si intéressante enquête, car il est permis de supposer que la vision du Char de l'Etat obsédait ici Rostand à travers celle du navire. On sait par ailleurs combien cette obsession est fréquente.

Or, tout le monde sera d'avis que, prise dans son sens propre, la prétention de suppléer à un pilote par un poète que rien n'indique être passé par l'Ecole d'Hydrographie constitue une proposition très hardie, très personnelle, très discutable.

Reste son sens figuré, c'est-à-dire l'application de cette proposition à la politique.

Hé bien, je pense que si la qualité de poète — l'artiste par excellence — s'oppose à celle de pilote — le technicien tout bête — il vaut mieux tout de même que le pilote se tienne au gouvernail et le poète sur la plage arrière, même en notre siècle où le progrès des ondes ultra-courtes permet à certains avions ou bateaux, et apparemment au Char de l'Etat, de se conduire tout seuls.

Que si au contraire les deux qualités ne s'opposent pas mais se fondent et se pénètrent, si l'on entend que l'artiste puisera dans la finesse particulière de son esprit et dans ses dons d'expression des ressources qu'il alliera aux connaissances du technicien, acquises longuement à l'école de la pratique, alors à la bonne heure! Que cet artiste-là collabore activement à la conduite des affaires du pays. Il apportera dans cette tâche une générosité de pensée et une richesse d'expression désirables.

Seulement, — je vois un seulement.

Le jour où cet artiste se sera donné à sa nouvelle tâche, il deviendra un homme politique, sans répit et sans repos.

Des sièges ou des fonctions étant occupées par lui, d'autres hommes politiques à qui leurs goûts désignaient jusqu'ici ces fonctions en ces sièges retrouveront des loi-

sirs et, séduits par des rythmes intérieurs qu'ils auront le temps de découvrir, ne deviendront-ils pas artistes à leur tour, par remplacement, ceux-là ?

Alors il n'y aura rien de changé.

EMILE DE VIREUIL

Rédacteur en Chef de Théatra

Assurément, il est toujours possible à un artiste, aussi bien qu'à un épicier, de se tenir en dehors de toute politique », pour peu que cela lui fasse plaisir. Quitte, du reste, à se lamenter ensuite sur les déplorables résultats de cette politique à laquelle il n'a pas voulu se mêler... Il se peut même que les fâcheuses conséquences de cette indifférence politique ne lui apparaissent pas tout de suite. Mais je crois que cette attitude de mépris ou d'ignorance voulue de la politique est aussi contraire à ses intérêts qu'à son devoir.

D'autre part, il me semble que la question posée forme une alternative trop rigoureuse, entre deux positions extrêmes qui doivent être rejetées l'une et l'autre. Entre l'ignorance absolue et systématique de toute politique « le splendide isolement voulu par les Flaubert et les Vigny » et une activité politique militante « prendre une part active aux affaires de l'Etat », il doit y avoir pas mal de positions intermédiaires, dans lesquelles se trouvent sans doute la raison et la sagesse.

Les Flaubert et les Vigny, celui-ci surtout, vivaient à des époques très différentes de la nôtre. Nous sommes en démocratie. Cela peut plaire ou ne pas plaire, mais c'est un fait que tout le monde est bien obligé d'admettre, et qui doit avoir quelques conséquences qu'on ne peut éluder. Dans un régime où la direction des affaires publiques est confiée à une aristocratie, ou à une haute bourgeoisie riche et cultivée, les écrivains et les artistes peuvent faire confiance à ces classes dirigeantes maintenir

les lettres et les arts à la place qu'ils doivent occuper dans une société civilisée. Il n'en est plus du tout de même dans un régime de suffrage universel, ou l'influence politique passant à la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, qui est aussi la plus inculte, il est forcé que les questions matérielles prennent rapidement le pas sur les préoccupations d'ordre intellectuel. La seule chance qu'aient alors les artistes et les écrivains de maintenir dans cette société démocratique un niveau suffisant pour les arts et les lettres y demeurent honorés, c'est justement de se mêler à la politique pour y introduire les préoccupations intellectuels qui en seraient absentes sans eux.

Mais, aller jusqu'à « prendre une part active aux affaires de l'Etat », ce serait exagérer. Si cette expression a un sens, elle doit vouloir dire qu'ils brigueraient, par exemple, un mandat électif, une charge publique. Il faudrait alors qu'ils renoncent pratiquement à l'exercice de leur art. Cesser de cultiver son art, sous prétexte de mieux le protéger, ce serait, pour l'artiste, une curieuse pétition de principe...

Il me semble seulement que, entre ces deux positions extrêmes, que je leur crois également interdites, les artistes peuvent en prendre une troisième. où ils seront dans la vérité. Ce sera de ne pas ignorer la politique, de se tenir au courant des problèmes immédiats ou lointains qu'elle pose quotidiennement, sans toutefois prétendre à se proposer eux-mêmes pour les résoudre. Quand il y a des élections, qui doivent désigner les hommes chargés de gouverner le pays ou d'administrer la ville, les artistes et les écrivains doivent s'intéresser à ces élections comme s'y intéressent tous les autres citoyens qu'elle que soit leur profession. Cet effort n'est pas considérable, il ne peut nuire à l'exercice de leur art, et il peut avoir des résultats importants.

Nous venons de traverser une crise ministérielle : elle

a été d'une importance que personne ne peut méconnaître. Mais parmi ceux qui affectent le plus de mépriser la politique, sous prétexte de ne s'occuper que d'art, je ne peux pas croire qu'il y en ait un seul qui ait pu demeurer inattentif et indifférent à cette crise. Le patriotisme le plus élémentaire et à défaut de patriotisme, le sens de l'intérêt personnel le plus immédiat, devait suffire à rendre extrêmement intéressante cette crise ministériellle. Dans la situation actuelle du pays, devant le tableau de nos finances malades, il ne peut être indifférent à personne, et pas même à l'artiste le plus pur, de savoir le nom des hommes qui prennent le pouvoir.

Je suis homme, disait le poète latin, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. « Poète, peintre, écrivain, artiste de n'importe quel ordre, comment pourrait nous être « étrangère » une politique qui affecte si vivement l'existence de notre pays, d'abord, et ensuite, par ses répercussions immédiates, les conditions de notre propre existence ?

Si les gens instruits et cultivés, sous prétexte qu'ils sont des intellectuels, refusent de s'occuper de politique, à quoi aboutiront-ils, sinon à laisser la politique devenir le domaine des ignorants et des imbéciles ? Que, dans un pays de suffrage universel et de souveraineté populaire, ceux qui, plus instruits et plus intelligents que la masse, paraissent mieux désignés pour avoir une opinion raisonnable et la soutenir, prétendent mépriser la politique et s'en désintéresser, c'est un paradoxe insoutenable.

Il faut en prendre son parti : le temps des « splendides isolements » est passé sans doute pour toujours... La société moderne a fait des artistes des citoyens comme tous les autres, qui ont les mêmes droits et les mêmes devoirs. S'ils prétendaient ignorer les conditions fondamentales d'existence de cette société, et s'abstraire de la politique qui la dirige, la société, sans doute, n'y gagnerait rien, mais eux non plus...

JEAN D'UHALDE

de Théatra

Votre demande très précise ne laisse pas grand espace pour les ébats de la Folle du Logis. Je tâcherai d'y répondre le plus brièvement possible, — en obligeant ma douce Folle à une attitude correcte, pour une fois...

1° *Le splendide isolement des Flaubert et des Vigny est un luxe que nous ne pouvons plus nous permettre à notre époque de démocratie. C'est très joli — à distance — quand on est Flaubert ou Vigny. Mais cette attitude, qui apparaît élégante chez eux, ne serait pas, forcément, élégante chez tous. Il manquerait a pas mal de gens certaines petites choses, comme le talent, par exemple, pour ne pas être ridicules dans leur tour d'ivoire. Vous ne voyez pas un petit poète qui, se drapant dans ses vers libres, proclamerait que la Politique, ça n'intéresse pas ceux qui, comme les Flaubert et les Vigny, etc.? Et quelle aubaine, que cette attitude qui permettrait de « faire son persil » en tranchant du grand homme...*

Méfiez-vous, ô Fortunio, *d'inciter au péché d'orgueil, par votre enquête, tous les paons qui se croient des phénix...*

2° *Se mêler à la vie politique active ? Jamais de la vie ! Il faut, pour faire ça, une qualité maîtresse qui manque au véritable artiste et à l'intellectuel : le culot.*

Et puis, si l'on en juge par les principaux parmi les hommes de lettres qui ont « fait dans » la Politique, le jeu n'en vaut pas la chandelle. Châteaubriand n'a fait que des boulettes, dont la fameuse expédition d'Espagne. Lamartine, après un boom *encourageant, est mort dans la misère, écrasé sous le mépris du peuple qui l'adora. Victor Hugo ? il n'a pas existé au Parlement. Ce fut lamentable. Barrès? L'auteur du* Jardin de Bérénice *avait laissé le pas au Président de la Ligue des Patriotes. Et je ne sache pas que certains discours au pied de la*

statue de Strasbourg aient éclipsé la moindre page de Sous l'Œil des Barbares...

En résumé, loin d'aller jusqu'à dire, comme Alphonse Daudet dans Robert Helmont, *un vigoureux « Politique, je te hais ! » l'atiste et l'intellectuel doivent s'occuper, en France, de ce qu'on est convenu d'appeler la Politique. Dans un pays de suffrage universel, c'est un devoir, pour les gens intelligents, de faire leur possible afin de diriger les fameuses Masses.*

Mais faire de la Politique active serait un gaspillage de temps et de force — en admettant que l'homme cultivé et délicat puisse en arriver à descendre aux inévitables compromissions de bistros, et aux basses flatteries indispensables pour conquérir le bulletin de vote de messer Populo.

Dans notre numéro de Juin nous publierons les réponses de MM. Paul Reboux, Pierre Borel, Valère Bernard, E. W. Veillard, Marcel Brion, Albert Acremant, Henri Robert, etc., etc.

André NÉGIS.

Sous la Coupole

Portrait d'Alfred Capus, par Edouard Estaunié

Les cérémonies académiques ont, pour nous jeunes gens, peu d'attrait. Du moins affectons-nous de les mépriser, car je crois qu'il arrive à beaucoup d'entre nous de s'y rendre en cachette. La jeune littérature a son protocole, dont le premier article est qu'il faut écarter tout ce qui est officiel. C'est rejeter une sujétion pour s'en infliger une autre. De tout cela je me moque. Commençant à me rendre compte que, de tous les ennemis de l'indépendance, le respect humain (qui n'est souvent pas autre chose que le respect des camarades) est le plus tyrannique, je décidai d'aller quand même à la réception de M. Estaunié, pour la seule raison que j'en avais envie; et j'avoue sans honte que j'y passai une après-midi charmante, ce qui d'ailleurs ne m'empêche pas de tenir encore un certain nombre des Immortels d'aujourd'hui pour des cuistres. Mais la proportion ne fut-elle pas de tout temps la même ? Prétendre que chaque génération peut offrir quarante hommes de génie, n'est-ce pas se montrer bien exigeant ?

J'avais d'ailleurs entendu dire que la cérémonie serait amusante. Edouard Estaunié, romancier provincial, poète des vies secrètes et grises, prononçant le panégyrique du plus parisien des journalistes, quelle gageure ! Le mot « paradoxal », agréable aux oreilles d'un jeune homme, vint même plusieurs fois chatouiller mes oreilles. Peut-être ces rumeurs ne furent elles pas étrangères à mon courage: — Si mes amis me demandent des explications, je dirai que c'est ce côté « paradoxal » qui m'a attiré... Quoi

qu'il en fût, je ne me rendis pas suffisamment maître du dit respect humain pour arriver, comme j'aurais dû, en avance. Il était deux heures quand je gravis le petit escalier en colimaçon de l'Institut (il ressemble à ceux du Château d'If), et quand j'arrivai à la tribune elle était pleine. Je fis un rétablissement sur le dossier du dernier banc et, entre les épaules de deux jeunes filles américaines, je pus plonger du regard dans l'amphithéâtre, où ces messieurs, n'ayant pas les mêmes raisons que moi d'arriver tard, avaient déjà gagné leurs places. Je ne vous les décrirai pas tous, parce que ce serait trop long et que ça m'ennuie. Qu'il vous suffise de savoir que, jusqu'à la fin, Henri de Régnier se curera un ongle, toujours le même, mais avec quelle élégance; qu'à Henri Bordeaux, sombre et absorbé jusqu'à la fin, se tirera la moustache, ruminant un nouveau chef-d'œuvre... — mais le tambour sonne. On applaudit; on se mouche. Monsieur de Flers, qui préside, donne la parole au nouvel académicien, qui la prend :

« Messieurs,

« La grâce de votre accueil a joint aux motifs de la « reconnaissance qui vous est due une rencontre imprévue entre un provincial solitaire et la mémoire d'un « homme qui, à juste titre, parut incarner la séduction « du boulevard et le journalisme. Sans doute souhaitiez « vous montrer qu'entre les agitations d'une existence « parisienne particulièrement brillante et les repliements « de la vie secrète, il y a moins de distance que le commun ne l'imagine; mais, plus encore, je me plais à « penser que votre désir fut de voir mettre en lumière, « dans Alfred Capus, des côtés peu connus et même « assez jalousement cachés...

— Quoi de plus simple, et qu'y a-t-il là de surprenant?

Dès qu'un homme considère un problème, une vie, un caractère, sous un angle inhabituel, on parle de « paradoxe ». Et pourtant fait-il autre chose, en apportant à une réputation née d'ouï-dire et d'à-peu-près le contre-poids de ses réflexions, qu'aider à dissiper des légendes ? « Mais les légendes ont en elles un pouvoir de conviction « qui leur permet d'être démenties sans rien perdre de « leur solidité ». — Sans doute ; et même peut-être sont-elles, pour la mémoire des grands hommes, de plus efficaces embaumeuses que ne le serait la connaissance exacte de ce qu'ils furent. Mais ceci n'est pas à l'éloge des foules. A permettre aux légendes d'opérer seules, on risque de ne laisser passer à la postérité que de frivoles images. Il convient donc de les rehausser de quelques traits plus sévères, de découvrir les perspectives plus profondes que presque toujours elles masquent. C'est ce qu'a fait M. Edouard Estaunié en montrant qu'Alfed Capus ne fut pas seulement le parisien d'adoption, le philosophe indulgent du « Tout s'arrange » qu'on se représente d'habitude, mais encore, mais surtout un poète épris d'absolu, dont le frottement de la « vie difficile » fit à la longue un stoïcien. — Un stoïcien souriant et de commerce agréable, évidemment

Qu'ainsi approfondi l'auteur de *la Veine* m'apparaît plus vraisemblable ! L'optimisme superficiel, cette espèce d'indulgence facile et lâche qu'on nomme « philosophie » m'ont toujours paru incompatibles avec l'exercice de l'intelligence ; et certes Capus n'était pas dépourvu de cette dernière. Il est donc logique de supposer que tant de boutades, dont quelques-unes rendaient parfois, au milieu de telle page ou de tel dialogue plein d'enjouement, un son si âpre, cachaient une âme profonde, hautaine et réservée. C'est dans la jeunesse de Capus que M. Estaunié la discerne tout d'abord. Car « la jeunesse « offre d'avance le dessin de l'existence qu'elle prépare,

« dessin réduit tel qu'en donnent les appareils d'optique, « mais où paraissent, à qui le scrute, les lignes maî- « tresses, les tendances, et j'oserai ajouter les *capacités d'expériences.* » Dans celle de Capus apparaissent, en effet, les principaux traits qui composeront plus tard sa véritable figure d'homme ; je veux dire : l'intérieure. Sa réputation et sa propre ironie — celle-ci dépendant de celle-là et réciproquement — pourront bien la troubler aux yeux du vulgaire. Un observateur attentif discernera toujours en lui, sous le masque de l'homme du monde, le provincial-né, le méditatif, le mathématicien soucieux d'absolu, de logique et de la propriété des termes, qu'il fut tout d'abord.

Que l'aventure ait joué un rôle important dans sa vie, c'est un fait : Il n'avait pas de fortune et n'était pas homme à se résigner à une vie obscure. M. Estaunié nous le montre même sur le point de s'embarquer, au Havre, pour une île d'Océanie. Au moment où on va lever l'ancre, on vient lui annoncer un petit héritage. Il débarque aussitôt. Premier contact avec la « veine » : — Mais supposez, remarque le romancier un peu fataliste de l'*Appel de la route*, supposez que le gamin chargé d'apporter au pseudo-explorateur le télégramme lui annonçant la bonne nouvelle, se soit attardé à « jouer aux billes ou à flâner aux devantures » ; n'est-il pas vrai que la destinée de Capus aurait pris dès ce jour une orientation insoupçonnable ? Il est probable même que son nom ne serait jamais venu à nos oreilles ni sous nos yeux... Du même ordre durent être les réflexions du jeune homme qui, peu après, muni d'un pécule inespéré mais qui n'en sera pas moins vite épuisé, débarque, non pas dans une île du Pacifique, mais à Paris. Les hasards de sa carrière de journaliste, de romancier et d'homme de théâtre ne feront qu'augmenter ce fatalisme. De plus il fera connaissance avec la puissance de l'argent, puissance que l'ennui

d'avoir été longtemps sans ressources lui faisait pressentir du reste; « l'argent dont le défaut (c'est M. Estaunié qui « parle) équivaut à une captivité, aussi dur à gagner, « qu'il s'agisse de se procurer à dîner pour le soir ou de « donner une fête somptueuse, et toujours, quel que soit « l'objet ou le chiffre, condamnant aux mêmes gestes et « aux mêmes regards ». Ajoutons à cela le flair psycologique acquis au frottement de toutes sortes de monde; enfin, pour rendre sa philosophie digérable, ce que M. de Flers appellera tout à l'heure « le stoïcisme de la bonne humeur » — et nous comprendrons qu'ait pu se former autour de cet homme la légende du « Tout s'arrange ». — Et pourtant, si l'ancien candidat à Polytechnique épris d'absolu en vint à émettre des axiomes aussi justes mais aussi peu mathématiques que celui-ci : « Entre cent « sous et 10.000 francs il y a un abîme ; entre 10.000 « et 20.000 il n'y a qu'une différence », devons-nous conclure que son âme était devenue superficielle ? Bien au contraire, il me semble percevoir, dans des boutades de ce genre, de profondes résonances. Quand, ayant cessé de rire, on se les répète à mi-voix, on ne s'étonne plus qu'à travers le tohu-bohu de la politique, du journal, du théâtre, des salons et des affaires, toujours, Capus ait continué d'entendre au fond de soi-même l'appel d'une âme ancienne et les fontaines d'Aix-en-Provence...

Gabriel d'AUBARÈDE.

Rudolf Steiner

Le 29 mars 1925, après une lente agonie achevant une maladie d'épuisement qui depuis le mois de septembre de l'an dernier avait attaqué ce puissant esprit, Rudolf Steiner est mort à Dornach. Son nom n'est point de ceux que crient les journaux et sa disparition a passé presque inaperçue. La célébrité de Steiner s'arrêtait, en effet, aux limites des cercles consacrés à l'étude des philosophies religieuses et mystiques, et des sciences occultes. Mais, dans ceux-ci, par contre, la figure de Steiner était celle d'un chef, passionnément suivi, âprement discuté, farouchement combattu, mais imposant sans conteste son admirable intelligence et sa profonde sagesse.

Né dans une famille de paysans autrichiens, Rudolf Steiner étudia avec ardeur les sciences et la philosophie. Il s'adonna en même temps aux beaux arts, et lorsqu'il fit construire à Dornach, près de Bâle, l'ensemble des bâtiments qui constituent la cité de l'anthroposophie, il devint tour à tour architecte, peintre, et sculpteur. Il aimait aussi la musique et joignait l'enseignement de la rythmique aux études plus sévères de la Science de l'Esprit.

C'est, en effet, sous ce nom que Steiner composa sa doctrine qui, étrange parfois, est néanmoins prodigieusement intéressante. Curieux de toutes les manifestations de l'esprit, il aborda l'étude des problèmes les plus mystérieux. Nous trouvons dans son livre essentiel « La Science Occulte » ses principales théories sur la composition de l'univers, la destinée de l'homme après la mort,

les éléments constitutifs de la personnalité humaine. Si certains chapitres de cet ouvrage nous paraissent déconcertants, il ne faut pas oublier que le Maître possédait au plus haut degré l'intuition qui peut seule nous révéler les secrets du monde et de l'âme. Il n'est pas permis à tous de pénétrer comme il l'a fait dans la connaissance des plans supérieurs, de contempler l'évolution cosmique et humaine, de s'aventurer dans les régions fermées d'ordinaire à l'intelligence terrestre de l'homme. Steiner se gardait, d'ailleurs, de conseiller à tous ses disciples ces périlleuses explorations. Il subordonnait leur admission aux recherches surnaturelles, à un entraînement méthodique par la méditation et la concentration. Il exigeait d'eux un développement moral supérieur à leur développpement psychique connaissant les dangers que présente l'acquisition de la puissance par des êtres indignes de la posséder et capables d'en faire un usage mauvais. « Quand tu fais un pas en avant dans la connaissance des vérités occultes, — disait-il —, fais en trois dans le sens du perfectionnement moral ». Il subordonnait aussi cette science à l'idéal qui devait l'animer. « Toute idée qui ne devient pas idéal tue en ton âme une force ; toute idée qui devient idéal suscite en toi une force vive ». Il détournait ainsi ses disciples des dangers que présente la pénétration des choses cachées par orgueil, simple curiosité, ou désir de domination. Il écrivait dans son livre « L'Initiation » : « Toute connaissance recherchée avec le but unique d'augmenter et d'enrichir le trésor de tes connaissances personnelles t'éloigne de la voie; mais toute connaissance que tu recherches pour accomplir un travail au service de l'humanité et de l'évolution universelle te porte un pas en avant ». Steiner a tracé dans différents ouvrages tout un plan de culture psychique qui permet à l'élève de progresser dans les différents domaines de la connaissance et de se réaliser complètement.

Car c'est là le but de la doctrine anthroposophique. « C'est en soi-même et par soi-même que le disciple doit engendrer un être nouveau et plus élevé ». Steiner avait reconnu dans Gœthe un des exemples les plus parfaits de cette réalisation totale dans l'harmonie de toutes les forces matérielles et spirituelles, et il présentait fréquemment l'auteur du « Faust » comme le modèle que ses disciples devaient s'efforcer d'imiter. Il lui avait consacré la vaste salle de réunion, appelée le Gœtheanum, construit et décoré selon les plans du Maître, et que l'incendie dévora malheureusement, il y a peu d'années. D'une énergie inlassable et tenace, Steiner s'appliquait à le reconstruire quand la mort est venue arrêter son œuvre. Malgré les attaques violentes dont il était l'objet, il poursuivait sa lutte en faveur de la culture spirituelle de l'homme. Il voulait commencer chez l'enfant et continuer chez l'adulte un entraînement progressif et raisonné des forces qu'on n'appelle « occultes » que pour éviter de les étudier et de les appliquer. Il pensait très justement que rien de ce qui existe dans l'homme ne doit rester inemployé, et que, si certains dons sont indispensables pour la connaissance des mondes supérieurs, il est pourtant possible à tous les esprits sincères et courageux de reculer les frontières de leur petit univers et de « voir » au delà. Cet entraînement psychique, s'accompagnant du développement simultané de toutes les puissances de l'être et d'une élévation morale toujours plus grande, ne risque pas de conduire les adeptes à la folie, en limitant leur effort au but qu'ils peuvent atteindre, ni à la puissance néfaste des « mages noirs » en exigeant d'eux un désintéressement absolu, une pureté d'âme complète, et un constant désir du Bien.

L'action de Rudolf Steiner n'a cessé de se heurter à l'ironie des sceptiques qui ne voient dans les perceptions décrites par lui que les songes d'un cerveau malade, à

l'hostilité des églises qui interdisent l'étude des sciences occultes, à la jalousie des sectes qui prétendent en monopoliser l'enseignement. Il avait réuni cependant des disciples enthousiastes et sa doctrine s'était répandue rapidement en même temps que ses livres dans tous les pays européens. Ce succès était dû en partie à la puissance irrésistible de cet homme dont le vaste front, les yeux ardents et pénétrants, le visage maigre et comme brûlé par un feu ascétique, rayonnaient de foi et de volonté. Toute son œuvre porte la marque de cette conviction invincible qui ne permet pas de douter de la sincérité de ses affirmations, même et surtout lorsque celle-ci échappent à nos moyens habituels d'investigation et de contrôle. Il convient, certes, de n'accueillir qu'avec précaution, les récits des voyageurs dans l'eau-delà, mais il serait absurde de nier que ceux de Steiner sont toujours dignes, sinon d'une foi aveugle, du moins d'intérêt et de respect.

La mort de Rudolf Steiner, dans une parfaite lucidité d'esprit et dans la sérénité de l'âme, est celle des hommes qui savent que notre vie ne saurait s'arrêter aux courtes années de notre existence terrestre, et qu'elle se prolonge, infinie, dans les régions qu'ils ont entrevues.

Marcel BRION.

I

Deux Poêmes

SUR UN PORTRAIT DE ROBERT AUBERTIE

par Georges Bessière

De tous ceux qu'a blessés l'angoisse de la vie
J'ai connu la douleur,
Et les mêmes buissons de la route suivie
Ont déchiré mon cœur.

Ma bouche en a gardé l'âpre et farouche empreinte,
Celle, aussi, du mépris
Devant cette attitude éternellement feinte
Et dont je sais le prix.

Mais j'ai tiré de moi la lumière profonde
Qui rêve en mon regard
Et dont mon âme, sourde aux vains soucis du monde,
Fait la plus belle part.

II

LE BONHEUR

Etre heureux, ce n'est pas de partir sur les routes
Loin du foyer sacré qu'ont fondé nos aïeux
Pour chercher dans l'azur éclatant d'autres cieux
L'oubli des désespoirs, des échecs et des doutes.

Le navire est paré, bourré des ponts aux soutes ;
Il siffle et lève l'ancre — o douleur des adieux.
Et de voir s'obstiner, triste, au fond des chers yeux
Le regard éperdu d'âmes qui tremblent toutes.

Et ce n'est pas, non plus, d'empoigner le plaisir
A pleins bras, et de s'en gorger jusqu'à mourir...
... Etre heureux, c'est de vivre avec tous ceux qu'on aime

Et de demeurer jeune en ses vieilles amours,
Car, étouffant le bruit du sablier des jours,
Le Bonheur est un dieu qui s'ignore soi-même.

Georges ESTÈVE.

Les Étoiles

I. — Abbé Delille.

Mes yeux, de tous côtés, contemplent des merveilles;
Quelle mine contient des richesses pareilles
A ces joyaux parant le dais royal des cieux ?
Quel artiste serait assez ingénieux
Pour imiter leurs feux éclatants sur ses toiles ?
Et, parmi cette armée innombrable d'étoiles,
Laquelle aurait le prix ? Là, règnent, radieux,
Ces astres appelés comme l'oiseau neigeux
Dont le maître des dieux emprunta l'apparence
Pour vaincre de Léda l'altière résistance (1)
Ici, trône et flamboie, aussi pur que l'acier,
Le groupe au même nom que le noble coursier
Qui jadis emporta dans une course ailée
Avec le fier Persée Andromède affolée. (2)
Plus loin, vos yeux charmés verront l'Amas lacté
Epandant alentour sa magique clarté,
Et salûront là-bas l'étoile généreuse
Qui guide du marin la course aventureuse. (3)
De mille autres splendeurs mes esprits confondus
S'étonnent ; mes regards éblouis sont perdus
Dans le brillante chaos de cette mer immense,
Qui jamais ne finit et jamais ne commence,
Et mon âme, qu'exalte une pieuse ardeur,
Admire, sans le voir, son divin Créateur.

---

(1) La constellation du Cygne.
(2) Pégase.
(3) L'étoile Polaire.

II. — Mme Desbordes-Valmore.

(*Elégie*)

Non! je n'envirai point les bienheureux amants
Qui regardent aux cieux briller leur bonne étoile.
Si pour eux l'avenir est ouvert et sans voiles,
Il est vain de nourrir des pensers attristants :
A chacun son destin, à chacun son étoile.

La mienne a brillé peu de temps
Eteignant pour toujours l'espérance éternelle,
La douleur, tout enfant, me toucha de son aile,
Et l'hiver, dans mon âme, a suivi le printemps.

Depuis, comme un oiseau doux et blessé, je chante,
Et je pleure, et je chante, appelant le trépas,
Mais à quoi bon ces pleurs, cette voix si touchante,
A quoi bon ? A quoi bon ? Dieu ne les entend pas!
Non! Dieu reste insensible! Et je chante, et je pleure

Je chante sans répit mon éternel malheur,
Je chante l'âpreté de l'amour qui nous leurre,
Je chante sans repos mon immense douleur!

Oh! Je sais bien que ma chanson est monotone!
Mais hélas! je ne suis qu'un pauvre oiseau craintif,
Mais hélas! il n'est point d'hirondelle en automne,
Et je chanterai donc le même chant plaintif

Jusqu'au jour de pure lumière
Où je fermerai ma paupière,
Et m'éteindrai réellement
Après l'avoir dit si souvent!

La douleur, tout enfant, me toucha de son aile,
Et l'hiver, dans mon âme, a suivi le printemps,
Eteignant pour toujours l'espérance éternelle.
Oui! mon étoile, hélas! a souri peu de temps!

III. — Vincent Voiture.

SONNET

Pourquoi se divertit, au cœur d'un même amant,
Le dieu qui pour Thisbé fit expirer Pyrame,
Décocher mille traits, où n'agit nul dictame,
Et d'autant plus mortels que l'objet plus charmant ?

Etoiles qui régnez au sein du firmament,
Vos feux sont moins perçants que les yeux de la dame
Qui mes pensers enchaîne et mes esprits enflamme ;
Mais ne fait leur éclat qu'aiguiser mon tourment.

Car plus aisé serait de toutes vous éteindre
Que quelque bien au ciel de son amour atteindre ;
Et si cruelle est l'âme enclose en corps si doux,

(Qui mon ardeur réprime, ensemble, et qui m'attire),
Que jamais ne verrai compenser mon martyre ;
Et cent fois serait mieux d'être amoureux de vous.

IV. — Francis Carco.

Etoiles de Music-Hall,
Dans ce bar louche de Montmartre,

En dégrafant mon faux-col,
Je vous revois, battant les cartes.

Fatma, Lise, aux lèvres peintes,
Et au teint de défuntes roses.....
Mortes aujourd'hui. L'absinthe
Mouillait le bout de leurs dents fausses.

Et la voix creuse d'Armide,
Qui chantait un si pur argot,
Alternait avec le phono,
Jusqu'à l'heure où l'aube triste
Errait dans la rue livide.

Lucien VALAT.

Le Cirque par la Ville

à **HERREM**

Le « Great Continental Circus », était en pleine répétition, lorsqu'une bourrasque soudaine impérieuse et terrible décolla de la terre, d'un effort désespéré, son enveloppe de toile qui partit comme un bouchon dans l'azur. Un instant, le personnel assemblé, circonscrit par une bordure de velours rose, et qui formait maintenant sur l'esplanade déserte une corbeille étincelante et diaprée, suivit du regard et d'une fusée exclamative cette montgolfière verte qui montait, montait avec une rapidité inconcevable pour se fondre au contact du soleil. Puis, une à une, les têtes s'abaissèrent — seule attitude possible aux humains en présence d'un cataclysme — les gestes se figèrent ; tout s'immobilisa : le cirque était mort, enterré dans le ciel.

Alors, M. Loyal intervint pour renouer avec la vie. Il écarta les bras afin d'exprimer que sa bonne foi ne pouvait être mise en doute. Ne s'adressant pas au public, il s'abstint toutefois de réclamer un docteur, mais en des termes nobles et administratifs entreprit une oraison funèbre au long de laquelle il déclara qu'il se trouvait dans l'obligation douloureuse de se séparer de son personnel, attendu qu'un « événement extraordinaire » venait de dissoudre la Société du « Great Continental Circus ». Et sur la fleur terminale du discours, la petite troupe se dispersa aux quatre vents. Seul, fidèle malgré tout à son poste, le cheval gras et truffé de l'écuyère continua, d'un trot régulier, à décrire l'emplacement de la piste défunte.

*
* *

Ils furent tous frappés de folie... ou plutôt non, poètes tous ils demeurèrent et répandirent par la ville la sublime contagion de leur état. Tandis que le danseur de corde, impondérable et subtil, filait sur le fil des tramways, et les trapézistes, vivantes flèches de chair, traversaient en leur maillot aux couleurs doucereuses le feuillage des platanes, le clown haranguait la foule médusée : Je suis le familier des astres, clamait-il ! J'ai roulé mon corps dans la lumière. Ma poitrine est couverte d'innombrables constellations toutes à la gloire du rêve ; mon cul porte l'effigie du soleil et je suis éternellement pâle d'avoir donné à la lune un baiser sur la bouche. Qu'on aille me chercher une échelle, la plus haute, celle des sapeurs pompiers, pour que je puisse chanter à cette princesse des songes, que moi seul découvrirai en plein jour, une longue sérénade amoureuse.

A ce moment, une musique à la fois héroïque et poussive, éclata en rugissements forcenés, et tous les chevaux de fiacre abandonnant leur piteuse pose napoléonienne se dressèrent sur leurs pattes se croyant devenus d'indomptables étalons.

Les ânes même s'imaginaient onagres. La jeune Sandrina, spécialiste du travail à la perche, s'en était allée remplacer le drapeau délavé au balcon de la mairie, à l'admiration frénétique d'un colonel saliveux. Quand à Auguste, il se jugea trop humain pour éblouir les hommes heureux. L'habit en berne, le visage flasque, les « ripatons » en goguette, il prit des chemins de traverse et se dirigea vers un hôpital, où, pendant la guerre, il avait joué pour la joie des blessés.

Quand, il pénétra dans la grande salle, il fut accueilli par un énorme éclat de rire. Lui ne perçut qu'une affreuse

odeur de phénol, puis les cornettes des sœurs lui donnèrent comme une vision de mouettes s'inclinant sur des vagues de détresse. Il fut triste. Mais il était le point de mire de toute la salle. Une multitude d'yeux fiévreux se braquèrent sur lui. La douleur des malades se reflétait sur ses mains, son corps, son visage, et le brûlait horriblement. Il écumait et grimaçait comme un épileptique. Alors tous se prirent à rire, d'un rire hideux, menaçant, inextinguible, un rire qui montre des crocs. Et Auguste s'enfuit, épouvanté.

*
* *

Pendant ce temps, comme il n'avait pu atteindre les régions éternelles, le cirque arraché à la terre redescendait tranquillement du ciel, et comme le cheval fidèle tournait toujours à la même place, il lui fut très facile de reconnaître l'endroit qu'il avait quitté.

Quand le bucéphale se sentit englobé par l'énorme capsule de toile verte, il poussa un hénnissement triomphal qui se prolongea à travers la ville. Tous ceux du cirque comprirent le sens de cet appel mystérieux. Le hasard se mit à leur service, et bien qu'isolés les uns des aurtes, il purent se regrouper aisément.

Et la petite troupe scintillante et diaprée s'achemina avec résignation vers le cirque ressuscité, pour la représentation du soir.

Gabriel BERTIN.

L'Étrangère

A MARCEL SAUVAGE.

Je ne sais pas pourquoi le Casino de Juan-les-Pins me fait penser à une synagogue.

Mais je sais que je ne puis le voir, y pénétrer sans mâcher : « Venez et voyez les œuvres de Dieu, il est redoutable dans ce qu'il fait envers les fils des hommes », ce qui se chante lors du sabbat au chapitre des psaumes.

Mais ça n'a pas du tout l'air d'un Casino, c'est pourtant là que j'ai perdu, non pas une fortune, ainsi que pourrait le croire un romancier en mal de banalité, — mais une raison sérieuse de croire aux Eternelles amours.

*
* *

Dans la salle de jeux du Casino ce jour-là, — j'ai oublié mon cahier de notes et ne puis préciser l'époque — cinquante personnes essayaient en diverses combinaisons un moyen unique de faire fortune. Plusieurs d'ailleurs se retiraient déjà les poches vides et les yeux cernés. D'autres la bouche pincée, les lèvres sèches prêtes à éclater — constipées par le silence, avaient une envie frénétique de crier au croupier : « Taisez-vous voyons fermez-là » lorsque celui-ci d'une voix phonographique lançait son « Rien ne va plus » nasillard. La petite boule élastique roulait sur les trous, s'arrêtait comme fatiguée puis repartait jusqu'à ce que le même croupier lui intima l'ordre de s'arrêter « As numéro 1 ».

Près de moi au tapis vert — faute d'une autre couleur, j'emploie cette expression vieille comme feu le

Prince de Monaco — une femme jeune, risquait dix ongles roses sur le reps rapeux. Gentiment comme si elle fabriquait des gâteaux de sable elle entassait des jetons sales ; puis d'un coup brusque de la main, détruisait ses tours penchées envoyait 20 francs sur le cinq, dix francs sur la bande. Elle attendait pour cela que le croupier eut jeté son « Rien ne va plus ». Le jeu pour elle consistait à faire aller ce qui ne marchait plus pour les autres.

Un rateau flexible ramassait presque à coup sûr ce que ma compagne aventurait sur les carrés.

— Monsieur, me confia-t-elle, c'est à n'y rien comprendre ! Je perds toujours. Je cherchais longtemps une réponse séduisante où la galanterie se mêlât sans choc ou calcul des probabilités, de telles associations sont pénibles en public, je risquais :

— « Vous devez être heureuse en amour ! J'avoue avoir trouvé mieux depuis. Pour l'heure la sagesse des nations me parut suffisante.

— « Ça dépend, fut la réponse ! au même instant les derniers vingt francs de l'inconnue placés sur le sept rejoignaient la Caisse du Casino.

— « Vous me paraissez intelligent, sortons voulez-vous !

Sur les glaces de la salle le soleil jouait à cache-cache, allant de l'une à l'autre doré et indécis. Une pendule sonna cinq heures. Derrière nous un orchestre anonnait un fox-trott accompagné par des glissements de semelles.

L'Eté transpirait en petites perles sirupeuses aux épaules nues des dames, et en longs traits jaunes sur les cols des Messieurs. Tout reflétait l'inertie stupide des jours où l'on a encore trop travaillé, quand on a somnolé des heures au creux d'une chaise longue.

*

* *

Le soleil tombait lentement sur les îles de Lerins. Le

ciel sur la mer ressemblait à un tube de chrome qui se répandait mollement sur une tâche d'encre violette. Sous l'Hôtel Beau-Rivage incrustant la forme de nos corps au plâtre mou du sable l'inconnue et moi parlions sans suite.

— « Je suis depuis dix jours dans ce Palace. Mais les glaces des armoires sont fausses et me déforme le nez que j'ai busqué comme vous pouvez le voir !

— « Je vous avoue Mademoiselle qu'on ne voit plus rien que quelques arcs électriques qui trouent cyniquement la nuit.

Elle me prit la main et je pus avec mes doigts parcourir son visage et trouver son nez, comme l'on découvre dans l'ombre une boîte d'allumettes, sur sa table de nuit.

— « La vie ici est cosmopolite. Je veux dire qu'elle s'exprime en dix langues différentes !

— « Seule — l'heure des repas force les mâchoires à effectuer un mouvement uniforme. Sauf lorsqu'il y a du porc, car je n'aime pas le cochon que m'interdisent au surplus ma race et ma religion !

— « Seriez-vous juive, Mademoiselle ?

— « De vieille souche, j'ai nom Rachel, mais peu importe. J'aime d'ailleurs le boudin mais il est prescrit au Levitique « *toute personne qui mangera d'un sang quelconque sera retranchée de son peuple* ». La Bible rend ma vie pénible. Je lis, je parle, je voyage voilà mon existence monotone, car rien ne m'est plus que l'imprévu toujours renouvelé. Je cherche à travers le monde une aventure extraordinaire, un cavalier errant, comme ceux que je voyais défiler aux frontispices de mes livres d'étrennes, casqués d'argent, éperonnés d'or avec le nom de l'Editeur sous les sabots du cheval.

En phrases menues et banales je m'offrais pour remplir ce rôle.

— Sans doute ajoutai-je, il me manque le casque et

les éperons, mais soyez assurée ô Rachel que Lohengrin lui-même allait parfois tête nue, et se déchaussait le soir pour mettre des pantoufles confortables. L'eau qui dort à vos pieds n'est pas un lac et les cygnes ne viendront pas méditatifs et héraldiques. Pourtant tout l'amour du monde je vous l'offre sans marchander comme vous je suis romantique — ..... J'ai peine à m'assimiler les images bibliques qui me semblent de baudruche peinte.

Je me sentais prêt à essayer d'aimer.

Je sentis sur mon épaule la caresse d'une chevelure épaisse qui tombait comme un chrysanthème qui se fane. Rachel essayait de risquer l'aventure. Près de nous des soupirs et des voix confuses se faisaient entendre comme des instruments qu'on accorde avant que le rideau ne se lève. Maintenant nous étions une double tâche de serge et d'organdi brun sur ce sable bleu au bord noir de la mer. Rachel et moi nous échangions des paroles sans suite, et que ceux qui ont lu les ouvrages de M. Henry Bordeaux, ou écouté les petits arpèges cotonneux de M. Théodore Botrel, connaissent admirablement. L'amour naissait des mots qui l'évoquaient.

Déjà je connaissais la forme exacte de la jambe de ma partenaire. Je savais par une expérience naissante que ses incisives étaient douces et pointues, que le grain de sa peau était velouté comme celui d'une banane. Je faisais à tâtons la découverte d'une expression particulière de l'amour. Mais l'avouerai-je déjà, j'assimilais ce pays inconnu à des contrées parcourues et qu'à une grande échelle je repassais au tachymètre de la mémoire.

Le soir nous enveloppait d'une pénombre propice, comme on peut en voir au cinéma et Rachel confondue en moi murmurait :

— « *Je t'aime* « *mais toi demeure ici avec moi et je te dirais tous les commandements, les statuts et les ordonnances,* » (I. — Deuteronome V. 31-32).

*
* *

Dans la chambre de Rachel régnait un ordre indécis. De grosses Bibles imprimées à Prague exposaient en 20 langues, la naissance et la formation d'Israel. Les *Chansons de Bilitis* les regardaient avec des pages cornées d'étonnement.

— « Mon bien-aimé quel cadre pour nos amours ? N'est-ce pas que la glace déforme ! Tous les miroirs déforment aucun ne nous donnera notre image parfaite. Ah! les temps sont changés! Regarde par la fenêtre. Vois ce bec de gaz qui a pour toute mission de permettre à ton peuple de savoir que les sardines Amieux sont les meilleures et que le Pneu Bergougnan use la route. Je m'étonne que les Etoiles consentent à se lever pour un tel spectacle. C'est désolant. Tiens regarde Vénus, crois-tu qu'il est attristant d'avoir assisté au meurtre d'Holopherme et à une de vos chétive et épineuse bataille de fleurs. Tu ne dis rien chéri! Au temps de Manassé les choses avaient quelque grandeur. Le négoce était sacré! Les riches étaient des juifs mais il n'y avait que des juifs. Aujourd'hui vous ne savez plus distinguer, vous croyez ce Messie venu, et cela ne peut être. Il naîtra d'une vierge et d'un souffle de Dieu... a dit Isaïe. Prouvez la virginité de Marie ? Tout est là! Ah! race maudite que la tienne mon bien-aimé. Jéhova n'est plus maître des jeux. Les Divinités Grecques y ont suppléé, et vous continuez à considérer Mercure comme un petit bronze gracieux qui danse sur vos pendules. Sens-tu comme mon amour est vieux de toute ma Bible déjà... »

Rachel se donnait avec art et une fougueuse faiblesse.

Dans mes bras son corps se fondait en bourrelets de muscles élastiques et huileux. Ses cheveux semblaient violets sous la lumière électrique, tandis que sa peau brune où jouait l'ombre capricieuse de mes mouvements

ressemblait à cette peau de chagrin, où un eczéma lointain avait imprimé un indéchiffrable hiéroglyphe rose.

A travers vingt siècles Israel s'anéantissait dans un christianisme incertain et voluptueux. Le lit se plaignait en petits cris démodés et énervants. Le silence du corridor où fuyait un pas rapide semblait tourner autour de nous comme un colimaçon.

Véritablement j'aimais. Pour la première fois depuis des années, j'oubliais auprès d'une femme, cette petite négresse chocolat qu'à Konakry, entrecoupait l'amour de sa voix menue.

— « *Tu fais cadeau, Monsieur !* Petite négresse inconnue qui sans doute fait l'amour chaque soir avec des marins de passage, dans une case de la troisième avenue en face l'horloge; Israel t'effaçait! Et toi congaïe bien stylée de la fumerie de Saïgon, qui te donnait avec des gestes menus de petite fille pudique. Toi dont la peau sous la lampe avait ce luisant des pâtés en croûte bien rôtis, tu n'étais même plus ce point vague, que sont les femmes jadis aimées dans la mémoire d'un homme. Rachel m'aimait. Je revenais à l'enfance de l'humanité par un oubli total du passé. De leurs quatre pneus des autos usaient la route de Cannes à Menton. Le rapide de Paris passait près de nous aveugle avec ses grands yeux carrés et dorés qui regardaient la nuit à travers une fumée noire — comme une éclipse de soleil. Rachel avait les jambes longues et nerveuses, les ongles de ses orteils trop longs me grattaient les tibias, et y laissaient des traces rouges, ainsi que sur le ripolin d'une chambre du T. C. F. l'on marque une date trois fois bénie avec une lime à ongles. A cette minute vraiment inoubliable j'avais comme un remords attristé de n'être pas circoncis.

La nuit coulait en chutes bleues le long des vitres.

— Tu as ronflé comme une dynamo me dit Rachel quelques heures après.

*
* *

Ce bonheur dura huit jours. Rachel avait écrit à son oncle Salomon Artmann grand rabbin à Varsovie pour tâcher de me faire rentrer coûte que coûte — comme enfant trouvé par exemple — dans la tribu.

— Après me disait-elle tu seras mon époux. « Plût à Dieu que tu fusses comme mon frère allaité aux mamelles de ma mère ». Je déplorais n'avoir pas têté le sein d'Abraham.

Qui dira le tort des religions incrustées avec le premier maillot et que l'on porte toute sa vie comme la couleur de ses yeux où la forme de son nez.

— N'aurais-tu pas des ascendants israélites mon bien-aimé ?

J'ai cherché. J'ai télégraphié à mon notaire pour retrouver mes ancêtres. Pas une bouture l'Israel n'avait fait saigner mon arbre généalogique de sa sève chrétienne. Le désespoir me prenait à la gorge comme une laryngite.

Puis tout à coup sans explications Rachel devint distante et froide. Son eczéma réapparaissait et provoquait sous ses narines une croissance d'émail bleuté.

Cela m'attrista — une nuit elle refusa la courbe de sa couche à mon amour de gentil. Le soir je m'en allais seul et vêtu de bleu vers la plage sonore. Sur le sable assombri, près des vagues, je traçais avec mon talon nos initiales que l'écume effaçait. Près de moi un couple murmurait des mots imprécis, puis tout à coup la voix de femme s'éleva rauque dans le silence : — Oh mon amour, toi seul, l'aimé. Toi que j'ai rencontré tout à l'heure pour la première fois et que j'aime déjà d'un amour si violent et si vieux. Je suis heureuse dans tes bras parce qu'il est dit aux lamentations : « *Réjouis-toi et sois dans l'allégresse fille d'Eddom. La coupe passera aussi*

vers toi tu en seras enivrée et tu seras mise à nu ! » — Jean, mon chéri, tu es cette coupe promise aux filles de ma race, et moi Rachel, je vais y boire avec volupté !

— Nous y boirons tous les deux, affirma Jean d'une voix fluette comme une première communiante.....

.....

Vous savez pourquoi, maintenant, je pense à une synagogue lorsque je vois le Casino de Juan-les-Pins et pourquoi il m'arrive d'y murmurer « mon bien-aimé enfuis toi aussi vite qu'une gazelle ou qu'un faon de biche sur les montagnes des aromates ».

Pierre HUMBOURG.

Les Théâtres à Paris

L'entrée d'*Hedda Gabbler* au répertoire de la COMÉDIE FRANÇAISE donne une consécration officielle à la gloire d'Ibsen. Comme ils sont loin déjà, les temps où le grand dramaturge norvégien était révélé par Lugné Poë au public d'avant-garde et où tous les jeunes poètes symbolistes faisaient figurants dans ces représentations de l'*Ennemi du Peuple* qui déchaînaient les enthousiasmes libertaires et estomaquaient le bon oncle Sarcey ! Voilà qu'Ibsen est maintenant aussi admis que Racine et Corneille par les auditoires français. Peut-être *Hedda Gabbler* n'est-elle pas la nièce qu'on eut dû choisir de préférence pour cette consécration; d'autres dans le théâtre d'Ibsen sont plus accessibles à notre mentalité latine, mais c'est toujours une pièce vivante (comme toutes celles d'Ibsen), dramatique et angoissante, cela suffit. D'autant que ceux qui voulaient,naguère encore,avoir une autre vue du génie d'Ibsen n'avaient qu'à aller voir *Peer Gynt* à la PORTE SAINT-MARTIN qui vient seulement de quitter l'affiche ; la pièce y était un peu moins luxueusement montée qu'au Théâtre MOGADOR qui l'avait donnée l'an dernier, mais l'interprétation était très suffisante, et la musique de Grieg aidant, Peer Gynt, Aase, Anitra et les autres personnages de ce très puissant, et très étrange drame symboliste obtenaient tout le succès qu'ils méritaient.

Ce théâtre de l'ŒUVRE qui révélait jadis Ibsen à la France poursuit toujours sa carrière et son directeur Lugné Poë, qui a rendu tant de services à l'art dramatique, vient de donner une œuvre nouvelle *La Femme de Feu*, de Schœnher, tragédie rustique qui transpose dans un mi-

lieu d'Alpes germaniques le vieux proverbe espagnol; la femme est de feu, l'homme est d'étoupe et le diable souffle dessus. J'avoue d'ailleurs que cette étude de la sensualité féminine, une robuste fille du Tyrol entre un mari malingre et un douanier costaud qui tue le premier, ne m'a pas ravi outre mesure.

Une sensation d'art autrement forte est celle que m'a fait éprouver une représentation des *Cuirs-de-bœuf*, de Georges Polti, au théâtre d'ART ET ACTION fondé par Mme Lara, de la Comédie Française. Ce théâtre juché sur la butte Montmartre est une des curiosités esthétiques de Paris de par la recherche des effets, de décoration et d'éclairage auxquelles préside M. Autant-Lara et la très haute originalité des pièces qui y sont montées. Les *Cuirs-de-bœufs* sont un mystère médiéval déjà ancien, puisqu'il fut écrit il y a quelque trente ans mais dont la profondeur de pensée et la richesse de style ne font que gagner en vieillissant. Toute la lutte séculaire du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, tout le problème éternel du péché et de la rédemption sont inclus dans cette sombre et émouvante légende qu'accompagnent les hymnes des anges et les ricanements des démons, ceux-ci et ceux-là figurés par des ombres portées où l'art de l'éclairage fait apparaître de grimaçantes figures et des doigts démesurément allongés. Il semble qu'avec de très légères coupures ce mystère pourrait être admis, compris et acclamé par le plus boulevardier des publics, et il faut souhaiter que le grand succès des escarcelles ouvertes finisse par récompenser l'effort magnanimement désintéressé (car les spectacles d'*Art et Action* sont gratuits) de Mme Lara et de ses dévoués collaborateurs.

Dans l'ordre des pièces sortant encore de la banalité courante on peut citer ce mois-ci l'*Etrange épouse du Professeur Stierbecke* d'Albert Jean qui a obtenu un très réel succès d'estime au STUDIO DES CHAMPS

ELYSÉES. Il y a un sens profond dans cette histoire des deux fausses sœurs siamoises, Léo et Nora, que le patron-saltimbanque Martin montre aux populations rurales et que le professeur Stierbecke s'étonne de voir si facilemenet séparées. Et encore, pour l'intention sinon pour la réalisation, faut-il nommer l'*Archange*, pièce en vers de Maurice Rostand, donnée au THÉATRE SARAH BERNHARDT ; le fils d'Edmond Rostand n'a certes pas l'étonnante virtuosité poétique et le sens du théâtre original qu'avait l'auteur de *Cyrano*, mais il a de nobles ambitions dont il faut le louer par un temps où si nombreux sont les auteurs qui ne visent pas aussi haut.

Mais ces derniers auteurs n'ont-ils pas raison de ne pas forcer leur talent ? Ils cherchent à distraire et à plaire ; s'ils y arrivent, ce sera déjà beaucoup. Chaque mois voit paraître un assez bon nombre de pièces de ce genre, et quelques-unes sont parfois agréables ; on peut les préferer aux pièces à thèses de Paul Bourget ou aux drames à violences d'Henry Bernstein. C'est ainsi que Sacha Guitry a ajouté ce mois-ci une fine comédie de plus. *On ne joue pas pour s'amuser* à la riche collection de pièces savoureuses dont il a enrichi le répertoire contemporain ; même jouées ailleurs qu'au THÉATRE EDOUARD VII et par d'autres que par lui et Yvonne Printemps, ces comédies resteraient charmantes et c'est beaucoup. Dans le même genre seraient à citer *Le Coup de deux* à la POTINIÈRE, *J'adore çà* au THÉATRE DANOUI et un peu plus haut *Une Femme d'Edmond* Guirand au THÉATRE FEMINA et *Un homme léger* de Maurice Donnay au THÉATRE DE L'ETOILE.

Le THÉATRE DES CHAMPS ELYSÉES annonce une saison d'*Opéra-Music-hall*, sans doute à l'intention des visiteurs de l'Exposition des Arts décoratifs dont Paris va être envahi. Les autres music-halls : *Moulin-Rouge*, *Palace*, etc., profiteront eux aussi de cette clientèle cos-

mopolite qui se plaît davantage à ces spectacles pour les yeux. L'inconvénient de ces succès c'est qu'ils se prolongent à outrance, et que chacun de ces grands établissements de luxe ne monte qu'une revue par an. Il est vrai que d'autres de moindre importance renouvellent leur spectacle. C'est ainsi que GAITY-THÉATRE vient de donner une revue nouvelle où quelques scènes interprétées par le bon acteur Barryer ont été bien accueillies. Ces petits théâtres là ne peuvent pas rivaliser sans doute avec le *Casino de Paris* ou les *Folies Bergère*, mais il ne dépendrait que d'eux de nous donner des numéros spirituels et artistiques, et qui réussiraient, car le public semble aimer de plus en plus ce genre de spectacles.

Henri MAZEL.

Les Livres

SOUS LE SIGNE DE L'INTELLIGENCE

Jamais autant que dans cette *Musique Intérieure* (1), Maurras ne nous avait habitué à ce joug continuel de l'intelligence. Nous voici en présence de l'œuvre poétique de Charles Maurras. Nous pouvons juger, apprécier et comprendre. Nous nous retrouvons sous le triple signe de Mistral, Gœthe et Lucrèce. Et si nous allons jusqu'au métier de l'écrivain, toute la veine classique de Charles Maurras, tombe dans ce chant mélodieux qui module ses notes de Jean Racine à André Chénier. Notre devoir devant cette œuvre est dès à présent d'établir une filiation entre le passé et le présent et de relier Charles Maurras aux grands noms que son génie continue.

*
* *

Si nous abordons avant toute chose, le mécanisme prosodique de la *Musique Intérieure*, c'est uniquement pour nous débarasser au premier moment de ce côté du livre afin d'être immédiatement replacé sur le plan des idées.

---

(1) *La Musique Intérieure.* — Charles Maurras, Bernard Grasset. Ed. Cahiers Verts (épuisés).

Cypris, honneur du ciel semence de la terre.

à le même beau son que :

Salut, belle Sicos, deux fois hospitalière.

Et vous retrouverez plus loin la mélodie racinienne :

Autrefois, ta clameur qui déchirait notre air
Annonçait que la meute ayant saisi ta chair
En broutait les lambeaux comme une herbe sanglante.

Mais allez-vous dire — on l'a déjà dit — cet art est froid, oui si vous admettez que la sensibilité ordonnée des poètes classiques est froide. Mais si vous aimez, le doux Racine, le tendre Chenier, si vous aimez la belle lucidité française vous goûterez dans ces vers une émotion discrète et d'autant plus agréable qu'on la trouve en sous-entendu et sans débordements.

Un mot encore, nous ne parlerons pas de Ronsard, ni de Romanisme, il semble que Charles Maurras ait un peu renoncé aux *Invocations à Psyché :*

Aux taureaux Dieu cornes, donne
Et sabots durs aux chevaux...

Ces jeux de lettré, datent, la *Musique Intérieure* n'a pas d'âge.

Et si vous admettez que ce classicisme est désuet, je vais essayer de vous démontrer que pour ce qui concerne ces vers, on ne pouvait espérer ni attendre une autre forme de l'expression de la pensée de Charles Maurras.

Triste époque la nôtre, où l'esprit classique semble déplacé, où les notions d'ordre et de raison, de logique, semblent périmées. M. Bergson est un grand coupable dans un pays où Descartes vit ce jour. Faut-il donc expliquer tout ce que le classicisme à d'éternel. Devrons-nous, comme M. Lalou affirmer que Maurras crée « un genre »... pour le défendre par un expédient bien pau-

vre contre ses ennemis. Nous aimons les classiques, allons-nous reculer devant le denier... Cette attitude manquerait de noblesse. Et saluons Maurras de ce beau nom de classique, que portent allègrement les plus beaux noms de notre histoire littéraire.

Sans nier, tout l'apport moderne négligé par l'auteur je vais chercher à l'origine de sa vie — vous en trouverez facilement la clef dans la belle préface qui précède ce livre — qu'elles pouvaient être les causes profondes dont aujourd'hui nous voyons se manifester l'effet.

*
* *

C'est sans doute sous la triple influence de Mistral, Lucrèce et Gœthe que nous allons voir évoluer la pensée Maurrassienne (pardon de ce mot bien lourd) .Et de cette trinité pour apprécier comme il convient le processus de cet art, retenons le nom de Mistral. Les félibres, ont eu sur Maurras qui, à l'origine avant sa rencontre décisive avec Moréas et du Plessys, n'est qu'un poète méridionnal et félibréen, une influence considérable.

Aubanel, Mistral semblent lui avoir collé à la peau comme des ventousses inquiètantes.

Mais les poètes provençaux, en exceptant quelques beaux cris de passion tels que la Vénus d'Arles, le chant II de Mireille, et l'Invocation de Calendal (*Ame de moun Païs !*), furent de grands poètes d'une sensibilité ordonnée. Cela tient surtout, au fait qu'ils se servaient d'une langue neuve, savante, et parfois fabriquée de la veille.

La langue maternelle, celle qu'employait un Victor Gelu, en dialecte marseillais, leur était lointaine, puisqu'ils voulaient faire d'un patois une langue.

Et l'on comprend ainsi parfaitement que l'Elan lyrique soit continuellement comprimée par des recherches

étymologiques, et syntaxiques nouvelles. Au début de chaque langue nous observons le même symptôme. Et si busquement vous glissez en avant dans l'œuvre de Maurras, c'est-à-dire si vous passez de Mistral à Ronsard ce qui a l'air d'un recul à priori, mais ce qui en fait n'est que la suite logique d'une transposition du procédé précédent de la langue provençale à la langue française, vous retrouverez ce même souci de formation d'une langue, ce même lyrisme assourdi par le côté scientifique d'un langage qui se cherche.

Et comme Maurras, ne laisse jamais rien au hasard, et que toute son œuvre se ressent d'une forte logique, il passe insensiblement du Romanisme au Classicisme. C'est d'ailleurs le même chemin qu'effectue Moréas du *Pèlerin Passionné* aux *Stances.*

Jacques Maritain attribue notre grand mouvement classique du XVII[e] siècle à une réaction du sentiment national français, contre une Europe convulsée par maints mouvements, anti-religieux, politiques. C'est l'époque des convulsions Saxonnes et Bataves. Et sans doute Maurras, héritier du classicisme obéit aux mêmes suggestions, devant une situation européenne (littéraire et politique, s'insurgeant, ou plus exactement opposant notre grande richesse logique, à l'incohérence des mouvements convulsifs qui secouent actuellement l'Europe, plus qu'à aucune autre époque de notre histoire.

Plus tenace qu'Anatole France des *Poèmes Dorés,* et qui bientôt va retrouver dans sa prose, le grand héritage de l'esprit lucide de notre pays, il va poursuivre en vers, ce dur combat de réaction permanente contre l'instabbilité et la fugitive apparition des Ecoles.

Certes l'on peut discuter, on le doit même la valeur de cette œuvre poétique, elle peut sembler parfois inégale, mais que direz-vous du *Poème à Eugène Marsan,* ou du *Mystère d'Ulysse.*

Il faut aimer cette belle sonorité, toujours sûre, et où malgré tout, le rythme trahit une émotion contenue.

L'ordre peut parfois détruire la sensibilité, mais à ce moment, nous sommes en présence d'une discipline rigoureuse qui canalise sans détruire.

Cette même discipline qui d'ailleurs provoquait chez Barrès ce beau classicisme semé d'étincelles — comme ces mers calmes du Sud où brillent des nappes de phosphore, ondoyantes et souples.

Mais on garde du classicisme français une sensibilité affinée.

*
* *

On ne tient peut être pas assez compte de tous ces éléments lorsque l'on pénètre dans le jardin fleuri par Maurras. Dans cette même Crau où Barrès écoutait l'appel alangui des Sarrasins aux casques d'or, Maurras n'a vu, et ne veut voir que ce rappel harmonieux de la civilisation et de la nature grecques.

Devons-nous, nous préoccuper de l'actualité ou de la non actualité de la *musique intérieure.* Là gît sans doute une autre histoire. Ces vers ne paraissent pas sous une étiquette. Nous n'avons pas le droit de comparer ces vers aux pirouettes d'un « actualisme » encore inéclos.

Ouvrez le livre vous ne pouvez pas, ne pas vous laisser prendre par ce charme délicat. Au seuil d'un siècle lassé par toutes les déliquescences auxquelles Samain nous avait habitué, lassé d'un symbolisme qui échoua en de petits ruisselets sans éclat, nous assistons à un mouvement réactif dont l'œuvre littéraire de Maurras est un élément, comme celle de France en avait été un.

Tout être est grand qui croît, et qui pense son œuvre. Il demeure au sommet de lui-même, et nous sommes infiniment reconnaissants à Maurras de ce livre qui nous

a procuré l'occasion de nous asseoir au banquet Platonicien, sous l'ombre double du cyprès provençal que le rossignol divin emplissait de son chant.

Pierre HUMBOURG.

P. S. — 1° Dans mon dernier article sur Marcel Sauvage on me fait dire : « ces messieurs prennent des routes bien compliquées pour songer au chemin droit », alors que j'avais écrit « *pour longer un chemin droit* ».

2d Il serait peut être temps d'écrire aujourd'hui une Etude sur Moréas et Maurras, de refaire l'histoire de cette école romane, mais le cadre d'une telle Etude dépasse de beaucoup la place dont nous disposons.

D'autre part nous trouvons sans doute un appui à notre thèse dans cette phrase :

« L'ordre et la discipline du XVII^e^ siècle français apparaissent comme une réaction vigoureuse contre la barbarie humanitaire en marche ».

Jacques Maritain — *Conditions de la Renaissance Thomiste.*

P. H.

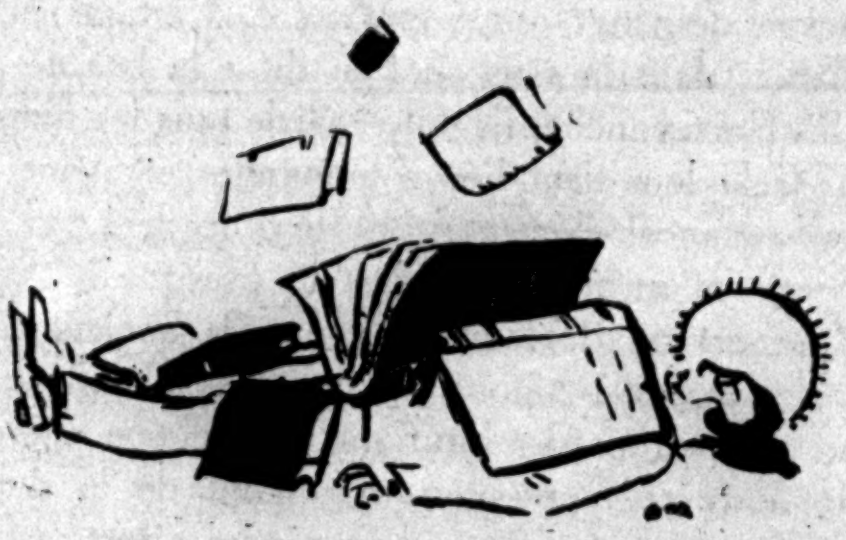
POEMES DE MARTIN SEUPHOR

« CABARET ». — « PARIS EN TROMBE ».
« CARNET BRIC-A-BRAC ». — « PRISE DE VUES »
Editions de « Het Overzicht » Anvers

Martin Seuphor écrit avec un égal talent en français et en flamand. Sa fantaisie compose pour sa curiosité et le plaisir du lecteur le film bariolé des aspects les plus hétéroclites de la vie.

Des paysages, des couleurs, des hommes et des idées, Seuphor fait des bouquets au parfum bizarre. Acrobate, il jongle avec des images et les métamorphose entre ses mains. Son ironie déforme comme ces miroirs de foire qui nous renvoient des visages si grotesques qu'on éclate de rire, si surprenants qu'on a envie de pleurer. Martin Seuphor sait que le monde est un ballon d'enfant multicolore, et il en joue avec le caprice d'un enfant poète très intelligent et très artiste.

Marcel BRION.



Revues des Revues

JUGEMENT SUR NOTRE GÉNÉRATION.

Dans le *Mercure de France*, M. Charles-Henry Hirsch écrit: « Quelqu'un a prêté cette parole à un personnage de théâtre : « La guerre tue jusque dans l'avenir ». C'est terriblement vrai. Chez ceux qui sont parvenus à l'adolescence au bruit des gothas, et dans les lycées remplis de professeurs rappelés d'un honorariat justement obtenu à une activité intempestive, le temps de la guerre a tué le goût de l'effort et donné l'exemple d'une course effrénée au plaisir... Cette génération ressent plus physiquement que par l'esprit. *Elle a beaucoup d'intelligence et peu de savoir.* Chez les musiciens de vingt ans, ce qui était l'exception d'écriture pour les grands Maîtres passés, de Beethoven à Wagner par exemple ou à Verdi, est devenue l'habituel de leurs recherches. Nos romanciers de vingt ans improvisent. Certains possèdent le talent du diable, dans le sens où l'on dit : la beauté du diable. Ils ont peu lu. En revanche, ils ont regardé tous les films de Charlie Chaplin. Cela leur tient lieu d'humanités et même, pour certains, de connaissances élémentaires. Ils procèdent par images rapides. Ils comptent surprendre le lecteur presque à chaque ligne. Le coq-à-l'âne est un de leurs moyens. Ils baclent des phrases sans verbe, des pages à bâtons rompus, des chapitres amorphes. On imprime cela sur papier bouffant, la réclame opère, une critique servile renforce le pouvoir marchand de la publicité. La jeune peinture aussi se contente du moindre effort. Elle déforme même la femme et jusqu'à la hideur. Elle admire les palmiers en zinc, les tigres en carton du douanier Rousseau, et tient pour un génie, frère de Giotto, la médiocrité de ce bonhomme dont la bêtise et la patience étaient attendrissantes. Elle expose des couleurs sales, ternes, cernées de lignes lourdes. Ce qui est plus grave, enfin : elle est aux ordres du commerc.e On « lance » un talent, où ce qu'il faut que le public croie du talent, comme le bas journalisme financier aide à placer les actions de mines chimériques chez les prêtres et les médecins de bourgades. Ah ! l'abominable gâchis ! Et que pourrait-on dire de la jeune sculpture, des architectes, des pseudo-philosophes ? Parmi ces derniers, il en est qui raisonnent sur les grimaces des Fratellini, l'air d'être revenus

des bibliothèques où ils ne sont pas allés, où la vie même qu'ils ont toute à apprendre. »

Lignes amères, que justifient, hélas, l'arrivisme fébrile des auteurs, l'exploitation commerciale du talent par les business de l'édition, de l'exposition, du concert, et le snobisme extravagant d'un public qui ne sait rien plus de paraître « ne pas avoir compris ». Ajoutez à cela, non la servilité, comme le veut M. Hirsch, mais l'indécision d'une critique qui voit submerger tous ses repères, et qui, se souvenant des lourdes erreurs d'un Scudo à propos d'un Berlioz, n'ose formuler un jugement qui risquerait de la couvrir de ridicule. Mais, dans cette génération d'après-guerre, n'y a-t-il que snobs et arrivistes ? Tous ces styles nouveaux, ne sont-ils que vide sonore, déformation tarabiscotée, coq-à-l'âne, épate-bourgeois ? Le Temps, seul juge, répondra.

Epoque de transition, époque de malaise, ou les valeurs se confondent, où les courants les plus divers se mêlent, se superposent, se contrarient. Quand on ouvre les écluses, les premières eaux charrient un manteau d'immondices, et comme on ne voit qu'elles tout d'abord, on pourrait penser que toute la rivière est sale. Mais le flux montant disperse les scories, les rejette contre la rive, et dans sa marche victorieuse, reflète la pureté du ciel. Il ne faut qu'un peu de patience dans la formation d'un jugement qui aura le droit d'être d'autant plus sévère que l'attente confiante aura davantage été déçue. Si notre génération est, tout entière, telle que vous la voyez, M. Hirsch, consolez-vous en pensant qu'elle sera bientôt balayée par la réaction inévitable des générations suivantes. Mais, si elle doit enrichir l'art d'un apport nouveau, sera-ce le payer trop cher que de supporter les irritants trémoussements de quelques énergumènes, qui profitent du trouble d'une esthétique qui se cherche, pour donner la comédie du génie devant quelques gobeurs éberlués ?

AUTRES RÉFLEXIONS SUR LE MEME THEME

M. Hirsch a raison, il le faut reconnaître, de dire de cette génération qu'elle a beaucoup d'intelligence et peu de savoir. Mais il serait mieux de dire qu'elle a peu ou pas de sensibilité. La recherche du rare, du bizarre, de l'inouï, l'éternelle peur d'être dupe, un goût prononcé pour l'ironie et la mystification, et, aussi, les conséquences pour l'individu d'un effroyable cataclysme et de ses répercussions sur les conditions actuelles de la vie, l'en

ont éloignée. Plus tard, sans doute, le cœur réagira ; pour l'instant, lesprit commande.

Le grand poète Francis James le déplore dans l'*Hermitage* :

« Nous avons un cœur pour en user, non sans raison, mais dans cette large mesure dont ne se passe point la poésie. Jusqu'à ces derniers trente ans, nul païen, nul athée même, ne se fût avisé de nier l'utilité de cet organe essentiel dont on dit, à tort peut-être, qu'abusa Pascal.

« *Prétendre ôter la queue eût été temps perdu,*
« *La mode en fut continuée,*

conclut Jean de La Fontaine, à la fable 5 du livre V, après avoir narré l'histoire du renard qui, ayant laissé au piège son panache, veut persuader son espèce de se le couper volontairement.

Ce renard est l'image rude, mais exacte, des gens qui prêchant pour qu'on leur ressemble veulent, parce qu'ils ne possèdent ni sensibilité ni imagination, réduire à ce pauvre état ceux qui en sont doués. Sous mille prétextes qu'ils donnent, leur seul conseil est que l'on n'ait surtout pas de génie.

*
* *

« Le génie est une vertu tangible, expérimentale. Tout homme mûr sait qu'il en possède, ou pas. On peut, à la rigueur, s'illusionner sur sa bonté, sur sa beauté, non pas sur son génie. Celui qui dit qu'il a du génie, s'il n'en a point, sait qu'il ment ; et le contraire vient d'une fausse humilité. Que l'on frotte l'ambre durant des mois, sans doute son *attraction* se fera-t-elle sentir ; mais tant que l'étincelle n'a point jailli en nous choquant, ce n'est que du talent qu'il recèle et qu'il vaut mieux, en art pur, ne pas avoir. Or, sans une vive sensibilité imaginative, sans ce que nos vieux maîtres appelaient tout bonnement l'inspiration, il n'est point de génie. Et, poursuivant ma comparaison avec l'ambre, j'emprunte une expression un peu galvaudée mais juste : « Il n'y a pas l'étincelle. »

Cette étincelle peut devenir un foyer (les astres sont de même nature, pas toujours de même grandeur), mais, étincelle ou foyer, la pierre de touche qui est, en dernier ressort, ou soi-même ou ses pairs, et non pas la vulgaire critique, révèle le génie.

D'où il suit que les vrais poètes se reconnaissent entre eux,

encore que la jalousie ou la malignité arrête parfois l'éloge sur leurs lèvres.

Il n'existe pas une grande œuvre qui ne soit que formelle. En mathématique, en géométrie et sciences naturelles, l'inspiration, comme en poésie, est requise. Et, si elle ne vient pas en aide à l'intelligence, celle-ci ne peut prétendre qu'à peu.

L'inspiration est, en somme, le souffle vivifiant qui vient du cœur ; mais on ne saurait se la procurer par un effet personnel, même intense. Qu'on ne l'ait point, tant pis ! Mais que, si nous la possédons, on nous la laisse ».

Ces jugements des aînés, sévères et justes, auront peu d'influence sur notre génération. Mais prenons garde qu'ils ne soient, un jour, prononcés par ces gamins qui nous lisent en même temps que leurs classiques... Ce jour-là, ils seraient l'impitoyable condamnation — ou le sacre définitif.

POUR SERVIR A L'ETUDE DE LA PSYCHOLOGIE AMOUREUSE.

Du docteur Raymond Groc, dans le *Bon Plaisir :*

« Beaucoup de maris qui se savent épousés sans amour se flattent de conquérir le cœur de leur femme en éveillant ses sens. Ils n'aboutissent qu'à leur donner l'envie de connaître la volupté avec un homme qu'elles aimeraient.

*
* *

« Un homme est plus fier d'éveiller les sens d'une femme que son cœur.

*
* *

« Une courtisane n'ignore pas qu'elle est toujours plus ou moins méprisée de ses amants, même de celui qui l'aime le plus sincèrement : sa seule façon de se venger, c'est de les ruiner.

*
* *

« Que de femmes dont l'unique prestige à nos yeux réside dans l'argent qu'elles nous coûtent. Gratuites, on en ferait fi.

*
* *

« L'amour-propre de l'homme préfère toujours s'incliner devant la beauté de la femme que devant ses qualités morales ».

RECEPTION DE M. EDOUARD ESTAUNIÉ A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

M. Henry Bidou, rendant compte de cette séance académique aux lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*, trace ce spirituel portrait du nouvel académicien et de ses parrains :

« M. Estaunié avait pour parrains M. le maréchal Foch, qu'il est sans doute inutile de peindre, et M. de Curel, couleur de terre cuite, l'œil aux aguets, la barbe sauvage, l'habit boutonné comme une veste de chasse. Entre ces deux figures si caractérisées, M. Estaunié n'était pas moins remarquable. Un front fuyant et chauve, entre des cheveux en oreilles de loup ; des sourcils en barre ; des yeux enfoncés dans une ombre triangulaire; un grand nez courbe auquel pendent deux moustaches claires. Il lit d'une voix un peu blanche, mais sensible et bientôt émouvante. Et il a fait un admirable discours. »

Ceux de nos lecteurs — ils sont nombreux — qui se souviennent de la conférence que le Maître du roman fit naguère aux Amis des Lettres pourront apprécier la saveur et l'exactitude du tableau.

Mais, par ailleurs, M. Bidou semble vouloir charger Estaunié du reproche d'avoir « refait » un Capus un peu trop cousin des héros de la Vie Secrète ou de solitudes. Il l'en excuse d'ailleurs avec une indulgence tant soit peu ironique :

« Ne nous étonnons pas cependant, dit-il, qu'il ait modelé son modèle à l'image de ses rêveries. Tous les peintres en usent ainsi, et un portrait est toujours une figure composée, où celui qui pose est pour une moitié et où celui qui peint est pour l'autre. Qu'importe, au surplus, si M. Estaunié a entraîné le fantôme inquiet de Capus dans son âpre royaume ? »

L'urbanité dans la critique est une vertu qui se perd de nos jours. Sachons gré à M. Bidou d'en conserver l'aimable tradition.

G. MOUREN.

*
* *

MEMENTO

LA REVUE EUROPEENNE. — Toujours intéressante, cette Revue aux tendances fortement modernistes, et qui groupe des talents vraiment originaux. De Gilbert Mauge : Fonction de X... ; de Valéry Larbaud : Unamuno, et de Ph. Soupault, une page, qui, malgré sa véhémence, rend justice à Cocteau, le trop adulé.

LA MUSE FRANÇAISE. — Intéressante étude de Henry Courmont sur la Ballade, genre littéraire.

EUROPE. — Georges Gabory : Après la mort de Marcel Proust.

LES MARGES. — Savoureux article de Jean Saltas sur le douanier Rousseau, inventé par Jarry.

LA REVUE DE FRANCE. — Roland Dorgelès : Impressions d'Indo-Chine. E. Hovelaque. Souvenirs sur Anatole France.

REVUE DE PARIS. — Gilbert de Voisins : Proses fantasques. E. Henriot : Duclos.

L'INTERMEDIAIRE DU BIBLIOPHILE.

L'ANE D'OR.

IDÉES.

LES LETTRES NOUVELLES.

LE MONDE NOUVEAU. — Articles de Lucien Bec, Lucy Auge, Maxime Revon, Arnaud Dandieu, M. de Grandprey, etc.

Le *Monde Nouveau* assurera désormaisla publication de la *Bataille Littéraire*, revue belge des lettres françaises qui émigre de Bruxelles à Paris.

G. MOUREN.

*
* *

REVUES ETRANGERES

DER NEUE MERKUR (Stuttgart). — Numéro spécial consacré à la poésie contemporaine. Paul Fechter étudie en ses pages de critique pénétrante les caractères du lyrisme moderne. Ses considérations, sur lesquelles j'aurai l'occasion de revenir, se justifient aussi par l'examen des œuvres qui accompagnent son article et qui présentent différentes formes du lyrisme dans la prose et la poésie allemandes d'aujourd'hui.

L'ESAME (Milan), publie un numéro double sur la musique contemporaine en Europe. Articles de Guido M. Gatti, Henry Prunières, Edward J. Dent, Philippe Jarnach, Boris de Schlœzen, Guido Parnain.

Très curieuse de tous les aspects de l'activité intellectuelle européenne, cette excellente revue dirigée par l'écrivain de talent Enrico Somaré, représente en même temps une des manifestations les plus attachantes de la littérature italienne.

DER STURM (Berlin). — L'extrême avant-garde du mouvement moderne. Séduisant par son ardeur, sa combattivité, sa puissance créatrice, il bouleverse les formules anciennes de tous les arts. Coloré, courageux, il lutte sous la plume d'Herwarth Walden, de Lothar Schreyer, de Blümner, de Knoblauch, de Schevitters, pour les recherches les plus audacieuses en peinture et en poésie. Son intrépidité, sa violence même me plaisent et témoignent d'un invincible désir d'aller toujours plus avant, sans s'embarrasser de préjugés et de théories.

THE MENORAH JOURNAL (U. S. A.). — Parmi les très intéressants articles de cette revue, il faut citer les essais remarquables de Joel Blau, particulièrement celui intitulé « Mon Dieu incertain », plaidoyer pour une religion personnelle », et son étude sur l'Education juive. Joel Blau, rabbi du Temple Peni-El, de New-York, est une des personnalités les plus importantes du mouvement intellectuel et religieux israélite aux Etats-Unis.

Marcel BRION.

La Musique à Paris

LE QUATUOR CAPET

A la musique symphonique, le quatuor à cordes est sans doute ce que l'eau-forte est à la grande peinture de chevalet. Le quatuor, art aristocratique, inaccessible aux médiocres, demande à ses fidèles l'oubli absolu d'eux-mêmes, la soumission volontaire et totale de trois fortes individualités à l'esthétique d'un seul — à la *Weltanschauung*, pour mieux dire, d'un seul artiste. Il faut saluer très bas les quelques groupes de musiciens qui, à Paris, réalisent pour nous les quatuors des Maîtres.

Pourquoi le quatuor Capet, de l'aveu de tout vrai musicien, est-il le grand, peut-être l'unique quatuor actuel capable de réaliser les derniers quatuors de Beethoven? Art hautain et religieux que celui de Lucien Capet. N'espérez pas de lui, dans le « Heiliger Dankgesang », un trémolo, une altération de mesure, si faible soit-elle. Du premier au dernier quatuor tout se déroule avec une rectitude parfaite.

Vis-à-vis d'une très grande œuvre, l'interprète peut adopter deux attitudes : bouleversé par l'influence du maître, il essaie de dire, avec le plus d'éloquence possible, ce qu'il a ressenti : il n'hésite pas à trahir, plus ou moins, le texte : « la lettre tue, l'esprit vivifie », dit-il pour se défendre. Il a saisi l'un des caractères de l'œuvre, et pour le faire saisir à ses auditeurs, il l'exprime avec violence et supprime les autres caractères, ceux qu'il n'a pas saisis. Il croit interpréter, il diminue.

La plupart agissent ainsi. Les moins nombreux, devant l'op. 131, 132 ou 133, sont saisis d'une horreur religieuse. Ils se sentent dépassés de toutes parts : « Si grand que je sois, pensent-ils, même si, par certains côtés, je suis plus cultivé que Beethoven, je ne comprendrai jamais tout ce qu'il a compris. On ne comprend pas la tempête, on ne comprend pas la course des astres, on ne comprend pas l'œuvre 133. » Et ces artistes, plutôt que de fausser une seule mesure de l'œuvre Sainte, se laisseraient briser l'archet entre les mains.

A ce prix, l'œuvre apparaît telle que Beethoven l'a voulue, avec toute sa puissance suggestive, ses forces insoupçonnées et contradictoires. De telles interprétations sont peut-être à la musique ce qu'au drame sont les décors dits « synthétiques » : ils n'imposent pas telle ou telle représentation précise et limitée, ils rendent possibles, sous l'action du drame et de la musique, des représentations infiniment plus vastes.

Le quatuor Capet a choisi la meilleure part. Jouant Beethoven, il n'est pas, à vrai dire, dirigé par Capet, mais par Beethoven, et c'est ce qui fait sa grandeur.

... « Technique parfaite et froide. Kappelmeister » murmurent en souriant les adversaires. Non, non, mille fois non. Si Capet semble bien près de la perfection technique, on peut bien dire que, de la part de ses trois amis, les défaillances existent. Pas plus que d'autres, ils n'ont atteint la perfection. Alors, il y a autre chose. C'est peut-être ce que j'ai essayé de dire, une conception supérieure de la Beauté. C'est sans doute une chose encore plus grande. Simple et mystérieuse, la Beauté elle-même.

Chacun sait que le public de musique de chambre, d'ordinaire, applaudit les chefs-d'œuvre... et le reste, avec la même politesse ennuyée. Ce public-là, à la Salle des Agriculteurs, le 28 mars, rappelait le quatuor Capet quatre ou cinq fois — je ne sais plus. Ce public-là trépignait et criait.

Plus que ces moments-là, une minute a dû être douce aux quatre artistes : le sublime Adagio du 13e quatuor, qu'il a plu à Beethoven, ironique à ses heures, d'intituler « Cavatine », venait de se perdre en je ne sais quelles profondeurs célestes... Partitions ouvertes, sans un souffle, les auditeurs attendaient la suite. Quelle suite ? Beethoven, en 1826, le savait peut-être. Peut-être le quatuor Capet le sait-il.

Pas un applaudissement n'a troublé le silence, il n'y avait donc pas de mot d'ordre. Minute sainte. Ce n'est pas la première, m'a-t-il été dit, que le quatuor Capet, et toute une salle avec lui, aient vécue. De tels moments ne peuvent s'oublier.

La place nous manque pour parler de Lucien Capet, peintre et compositeur. Disons seulement que son deuxième quatuor porte en épigraphe quelques vers de Dante, que voici :

« Alors il mit sa main dans ma main d'un air riant qui raffermit mon courage, et il m'introduisit au milieu des choses secrètes...

Là, des soupirs, des plaintes, de profonds gémissements résonnaient dans l'air sans étoiles, de sorte que je me mis à pleurer.

Idiomes divers, discours horribles, paroles, douleurs, accents de colère, voix hautes et enrouées, et bruits de mains, faisaient un tumulte qui roule toujours dans cet air éternellement obscur, comme le sable quand souffle un tourbillon ».

— Il n'y a pas disparate entre le quatuor et son épigraphe, et Capet souffre peut-être de la même injustice que Liszt, dont on ignore encore, en France, la « Dante-Symphonie ». Jamais Capet, à notre connaissance, n'a joué ses propres œuvres en public. Le quatuor X., Y. ou Z., frère cadet du quatuor Capet, les jouera-t-il un jour ? Le geste serait grand et beau. Nous aimons à croire qu'il sera fait.

S. K.

La Musique à Marseille

Ce mois d'avril fut inauguré à l'Opéra par deux représentations des Ballets Russes.

Magnificence du décor, somptuosité de la mise en scène ; toute la nostalgie romantique dans les Sylphides de Chopin ; l'âme légère, folle d'une folie capiteuse, d'une Venise du XVIII[e] dans Cimarosiana ; la steppe, avec ses désolations, sa grandeur, ses servitudes, dans les danses du Prince Igor ; l'Orient fabuleux des Mille et une Nuits dans Shéérazade... Ce sont là caractéristiques assez connues pour qu'il soit utile d'y insister longuement. En somme, visions d'art synthétiques et complètes, moins pures peut-être que la transposition subtile et merveilleusement plastique des Shakaroff, et que l'on voudrait aussi voir se renouveler. Jean Borlin n'avait pas craint de nous présenter la Jarre de Casella, et fut récompensé de sa confiante témérité ; les Ballets Russes redouteraient-ils l'incompréhension d'une Province qui s'avère, en un temps d'information rapide et de curiosité artistique, aussi avide de nouveautés que Paris ?

J'accentue ce reproche en l'adressant à M. Vanni-Marcoux. Pourquoi donc cet artiste, l'un des plus grands parmi les lyriques, s'attelle-t-il à ce cadavre qu'est *Don Quichotte* ? Nous osions espérer que, venant à Marseille, il s'y présenterait dans l'*Arlequin* de Max d'Ollone qu'il vient de créer à Paris... Folles illusions ! M. VanniMarcoux nous imagine peut-être cristallisés dans la formule désuète de Massenet, et de quel Massenet ! S'il est une œuvre qui ait causé le plus grand préjudice à son auteur, c'est à coup sûr ce *Don Quichotte*, conçu sur une malversation du chef-d'œuvre de Cervantès, traité avec la plus parfaite incompréhension du personnage et de l'époque, encombrée de longueurs et de grandiloqences, et où l'intérêt dramatique n'apparaît pas un seul instant. En somme, selon la dure expression de M. René Brancour, « une opérette triste ». Allons, M. Vanni-Marcoux, remisez définitivement pareil rossignol au grenier des vieilles lunes, et prenez de la province une opinion plus juste ; ce n'est pas elle, c'est vous qui retardez.

Mais, après les sierras falotes d'une Castille de convention, voici qu'émerge, baignant dans la brume lumineuse du plus beau songe peut-être qui ait visité l'humanité, voici qu'émerge l'Orient féérique des Mille et une Nuits... Après Shéérazade, c'est Marouf, le pauvre savetier du Caire, qui vient nous raconter sa mirifique aventure. — « O joyeuse aventure ! J'étais savetier dans la ville du Caire, accablé d'une noire épouse... Oh fuir la calamiteuse! — Une felouque à Damiette, je m'embarque.. Inschallah! Tout à coup, la tempête ! Je suis jeté sur un rivage. Un homme m'accueille et m'embrasse : c'est Ali, compagnon d'enfance. Il me présente à ses amis comme un grand marchand étranger et ton père, passant par là, me fait le cadeau de ta chair exquise, et moi, je veux me réjouir de toi jusqu'à l'arrivée de ma caravane ». ? Cette caravane, inventée de toutes pièces par Marouf, risquerait fort de ne jamais arriver, si Allah, ayant compassion du pauvre savetier ne lui envoyait pas les soins d'un genni déguisé en fellah... Marouf, vraiment riche désormais, sera le gendre estimé du Sultan de Kaïtan.

Un pareil sujet se prêtait à merveille au développement musical. Aussi M. Henri Rabaud s'en est-il donné à cœur joie. Il a voulu en faire jaillir tout l'Orient, et sa musique est une de ces fontaines merveilleuses qui rafraîchissent les jardins des sultanes. Rutilance des coloris, évocation somptueuse des lieux, finesses psychologiques qui commentent les moindres traits de l'action, le musicien a prêté l'infini de la musique au riche rêve oriental. On peut toutefois regretter que cette œuvre contienne quelques longueurs et qu'elle manque d'émotion ; la sensibilité y est un peu trop sacrifiée à l'esprit, et c'est grand dommage, car l'œuvre y perd beaucoup. Cependant, telle qu'elle est, elle a connu une création triomphale à l'Opéra-Comique en 1914, et elle poursuit sa brillante carrière, affirmant toujours davantage la victoire de ses belles qualités, les plus représentatives du génie français.

Je n'aurais garde d'oublier d'adresser mes félicitations aux interprètes de Marouf, Mlle Lucy Berthrand, MM. Ponzio, Billot, Aquistapace, ni de dire que la morne atmosphère de Don Quichotte fut éclairée par l'exécution de la « tristesse de Dulcinée », belle page mélodique dont Massenet seul eut le secret, et dans laquelle M. Duchoud, violoncelle solo, fit apprécier d'exceptionnelles qualités de virtuose, et qui mieux est, de musicien.

L'orchestre est toujours excellent. M. Rey est un heureux mortel. Je note particulièrement : les Danses du Prince Igor,

Sheerazade, où triompha M. Bonnaud, violon solo ; dans Marouf, la tempête, la dernière scène du troisième acte, et surtout, l'admirable finale fugué qui acclame l'arrivée de la caravane. Il est réjouissant de constater qu'un tel ensemble est quelquefois mis au service de la vraie musique.

Je réponds à quelques correspondants qui s'étonnent de ce que, parlant de l'Opéra, je néglige de signaler les représentations du répertoire courant, données par de grandes vedettes, Monsieur Fontaine par exemple. Qu'il soit bien entendu, une fois pour toutes, que *Fortunio* s'intéresse à des *œuvres*, et non à des *personnalités*. Il est déjà assez pénible que les contingences de la vie théâtrale nous imposent un répertoire périmé, et qui est aussi loin de l'art qu'un match de boxe, sans qu'on prétende nous obliger à admirer ses fards vulgaires et ses costumes surannés.

Les Concerts Classiques ont fermé leurs portes sur la forte impression du « Roi David ». — Que préparent-ils pour la saison prochaine ? — On nous apprend la réélection de Monsieur Séchiari. Faut-il s'en réjouir ? — Oui, si, instruit par les expériences du passé et ayant pris une opinion plus exacte de son public Monsieur Séchiari veut s'imposer et imposer à son orchestre un travail consciencieux moins soucieux de l'effet à produire que de la sincérité dans la réalisation des chefs-d'œuvre classiques et modernes.

J'eusse voulu vous parler du récital de violoncelle donné à la salle Messerer par Monsieur Komorowsky. A la réflexion il y aurait quelque cruauté à le faire. Je préfère croire à une indisposition de l'exécutant et lui conseille de ne se produire en public que sûr de lui-même et de ses possibilités. Les quelques auditeurs du récital Komorowsky comprendront certainement ma réserve.

Enfin pour terminer cette revue forcément succincte de la vie musicale de notre ville, je signale les deux concerts Rameau donnés par le groupe Charles Bordes, direction Pierre Lacour. J'ai eu l'occasion de féliciter ici même ce groupe lors de son exécution du Chant de la Cloche de Vincent d'Indy. Cette fois, le programme comprenait deux actes de Castor et Pollux, les ballets d'Ippolyte et Aricie et en intermède la curieuse bataille de Marignan du bon vieux Cl. Jannequin. Exécution consciencieuse ce qui veut dire beaucoup pour ceux qui comprennent quelle signification complète j'attache à ce beau mot conscience. Monsieur Lacour s'est appliqué à dégager le véritable esprit de cette mu-

sique qui demeure un des sommets de l'art français ; il y a réussi. Monsieur Lacour est un grand artiste, qui sait obtenir d'éléments disparates un rendement que des organisations constituées n'atteignent pas toujours.

Après ces belles manifestations, la vie musicale marseillaise va s'engourdir dans les charmes de la villégiature jusqu'aux prochaines septembrisades. Pas tout à fait cependant, car on nous promet une représentation des Troyens de Berlioz au théâtre Antique d'Arles, et un Alceste à Marseille.

G. MOUREN.

*
* *

Mort d'André Caplet

Le 25 avril dernier ont eu lieu les obsèques d'André Caplet. Pour qui suivait le mouvement musical depuis une vingtaine d'années André Caplet était loin d'être un inconnu, côté même parmi ceux pour lesquels on pouvait avoir les plus grandes espérances.

Né au Havre en 1878, André Caplet obtenait en 1900 le premier Prix de Rome. Mais son tempérament ne lui permet pas de se plier à cette discipline de malaria qui règne dans les couloirs de la villa Médicis et avant la fin de son séjour il quitte l'Ecole pour voyager à travers l'Europe musicale. Un long séjour en Allemagne développe ses immenses qualités de chef d'orchestre, qui étaient latentes chez lui et peu de temps après son retour en France il était sollicité par l'Amérique où il alla monter des œuvres importantes, rendant ainsi à la musique française d'inoubliables services.

Claude Debussy l'appela lorsqu'il voulut monter à Paris le « Martyr de Saint-Sébastien » et chacun à encore présent à la mémoire quelle révélation fut pour le grand public la présence de Caplet au pupitre ce jour là. Dernièrement encore il partagea avec Rhené Bâton la direction des Concerts Pasdeloup.

Comme compositeur, moins apprécié de la masse il était extrêmement goûté des musiciens, unissant une délicatesse infinie de sentiments, cette délicatesse qui le liait à Debussy, à une vigueur qui le classait parmi les modernes. Il avait fait jouer tout dernièrement une « Epiphanie » fresque pour violoncelle et orchestre qui, très décriée par une presse un peu... attardée, avait permis aux jeunes auteurs de saluer un nouveau maître. Il est dommage que Caplet quitte la musique si jeune. Mais il a laissé une œuvre... il a vécu.

R. M.

La Peinture

GALERIE DETAILLE, — Exposition *H. Aurrens* : Voilà toute réserve gardée sur le métier employé par *M. Aurrens*, l'expression véritable d'une sensibilité.

L'impression générale est gaie, aérée, lumineuse. On éprouve en pénétrant dans la salle d'exposition une impression de repos, de confiance. Il n'est pas commun de réunir 67 toiles qui soient toutes un hymne à la beauté à la délicatesse de la couleur. Hélas ! M. Aurrens n'est pas à la mode. Il croit encore avec une candeur juvénile qu'un tableau peut exprimer un moment de la nature tout en réjouissant la vue. Il pense, *sancta simplicitas*, que l'effort qu'il s'impose pour composer un ensemble décoratif ne doit pas être perçu une fois l'œuvre terminée et il admet qu'un ensemble d'œuvres exposées puisse aller sans transition, sans évolution brutale du « Moulin de la Galette sous la neige » jusqu'aux derniers paysages printanniers.

Voila de l'audace ! J'aime cette audace et je suis tout à fait d'accord avec M. Aurrens.

Pas une de ses toiles ne manque à ce qui me paraît l'essentiel dans une œuvre peinte, à savoir, donner au spectateurs une impression visuelle agréable grâce au choix des couleurs employées.

Je ne discuterai de M. Aurrens que le métier employé qui ne me paraît pas pouvoir suffire pour exprimer tous les aspects de la nature. Chardin disait à peu près « on ne peint pas un torchon comme on peindrait une pomme », et il le prouvait admirablement dans ses œuvres. C'est ce qui fait entre autres causes son incontestable supériorité sur Cézanne à qui on l'accouple aujourd'hui avec une constance qui me paraît singulièrement irrévérencieuse. Je crois, en somme, que quelle que soit la facture employée il faut bannir l'exécution par trop systématique qui tue l'émotion et tend à faire science de ce qui ne devrait jamais être qu'art. Si la composition d'un tableau doit obéir à certaines règles

précises l'exécution doit s'en délivrer le plus possible, laissant au spectateur l'heureuse surprise de quelques coups de pinceaux inattendus qui font le charme de bien des maîtres.

M. Aurrens triomphe dans un « Ensemble décoratif pour une salle à manger ». Là l'exécution ne compte guère, ces toiles sont faites pour être vues d'assez loin et le moyen employé pour les réaliser disparaît de ce fait. Seules comptent les lignes et la couleur. Or, les lignes sont harmonieuses et la couleur exquise. Trop exquise diront certains. Laissons les dire. Quand les yeux des invités heureux de M. E. C. pour qui furent peints ces 7 panneaux) se poseront sur les toiles qui décoreront sa salle à manger, leur estomac ne risquera pas de réagir comme il ne manquerait pas de le faire en présence de certaines machines à la mode où les couleurs ternes le disputent aux tons malpropres s'étalant en taches sans élégances.

Tout serait à citer dans cette exposition. Remarquons surtout « La neige au Moulin de la Galette », le « Paysage près des Aygalades », les beaux « Dahlias », le « Paysage d'Automne » parfait pour la transparence de l'atmosphère qui baigne la maison du fond. Le « Paysage Matinal », la « Vierge de la Garde », dont le premier plan manque de vigueur mais dont le ciel est très beau enveloppant la basilique dans l'or léger de sa lumière, le beau « portrait de M. Ch. » rappelant un peu Aman Jean « les Goudes », la « Pointe Rouge », les « Pommes » et les heureuses pochades de N. D. de Paris, providence des peintres errants sur les bords de la Seine.

J'ai beaucoup insisté sur M. Aurrens et sur son exposition. J'ai trouvé là un moyen de m'acquitter envers lui de l'heure charmante qu'il m'a fait passer à la Galerie Detaille, et surtout, j'y ai admiré un sentiment de goût, de mesure, d'élégance bien caractéristique du génie français que l'on tend à nous faire perdre au profit de je ne sais trop quelle esthétique d'outre-Rhin et d'outre-Manche. La mode actuelle (hélas! il y a une mode pour les choses de l'art) s'éloigne de ces qualités de notre race M. Aurrens lui résiste, il a raison.

*
* *

En même temps que *M. Meiffren* nous fait voir des tableaux M. Detaille nous prouve son éclectisme. L'excès en tout est un défaut.

*
* *

Chez Lambert, *M. J. Communal* expose des œuvres non sans mérite, mais qui ne dénotent pas une sensibilité artistique bien vive. Métier à part il y a un certain nombre de toiles qui feraient assez bien au bazar de l'Hôtel de Ville

Et puis pourquoi faire préfacer le catalogue d'appréciations écrites en 1914 ? Si M. de la Sizeranne pouvait penser à cette date. « Le métier est d'une audace extraordinaire » nous avons été accoutumés depuis à des audaces combien plus hardies — et si « chez lui la vision est exprimée par un métier nouveau » c'est une opinion qui ne vaut plus en 1925.

Je préfère le sens de la composition et le mérite de la couleur chez ce peintre, car pour le métier, il est banal et cousu de ficelles.

Quelques tableaux émergent du lot. Vagues au boulinguet, le lac de Saint-Julien de Ratz, très bien. Le hameau des Moulins Peisey· le Grand et le Petit Taillefer, l'Ile Maire, Rabat, le Vieux Château. Oliviers à Hyères et lse pochades fraîches, directes presque dangereuses pour le peintre quand on les compare aux ouvrages plus poussés.

*
* *

GALERIE OLIVE. — Exposition *Van Maldère :* Cette exposition est une manifestation annuellement attendue. Que l'on aime ou que l'on n'aime pas cet artiste on doit convenir qu'il y a dans ses toiles ce quelque chose qui indique une forte personnalité et qui est capable d'influencer bien des peintres. Je ne vous parlerai pas des aquarelles de Van Maldère. On a tout dit ce qu'il y avait à dire sur ce sujet. Van Maldère est un maître aquarelliste et certains petits tableaux de lui sont aussi grands et définitifs que bien des grandes œuvres aujourd'hui classées. Elégance du dessin, harmonieuses arabesques, somptuosité du ton, trouvailles de métier résument les qualités de Van Maldère aquarelliste.

Quant à ses peintures à l'huile j'avoue que le métier jusqu'ici trop systématiquement apparent me rébutait. Me suis-je habitué ou l'artiste évolue-t-il ? J'ai trouvé cette fois-ci beaucoup plus

de choses heureuses que de coutume. Non, ça n'est pas mon œil qui s'accoutume, car l'an dernier Van Maldère n'aurait pas osé ces fonds sont d'une venue et ces écrasements de couleurs uniformes qui marquent mieux les plans que ces larges touches imbriquées généralisées autrefois. Si M. Van Maldère se cherche, j'ai la conviction qu'il ne va pas tarder à se trouver. La plus grande toile exposée ; le vieux moulin sur une éminence de rochers blancs est une très belle œuvre solide, bien composée, riche en couleur. Je crois que, dans une exposition cette toile serait d'un voisinage redoutable. Deux petits tableaux où la mer tient le fond sont exquis de tonalité. Une ferme aux murs écroulés est également très séduisante. La campagne qui ferme l'horizon est largement traitée et bien aérée. Mais pourquoi ce « clocher » blafard, plâtreux sur un ciel violacé ? Et ces murs de guingois qui ne tiennent les uns sur les autres que par miracle d'équilibre ? Est-il donc absolument nécessaire de mettre tout de travers pour avoir du talent ? Il est des maîtres que l'on admire qui posaient les pierres les unes sur les autres dans un équilibre naturel... Les pauvres, ils n'avaient pas comme Cézanne sans doute.

Ne quittez pas la Galerie Olive sans regarder une splendide nature morte signée *Agnelli*. Harmonie difficile de bleus et de verts, étonnamment réalisée par l'artiste. Et si vous aimez les belles choses jetez un coup d'œil sur les céramiques de Veillard.

HERREM.

*
* *

LA FEMME PROVENÇALE. — JEANNE DE FLANDRESY : *Edition Detaille.*

Je voudrais signaler cet ouvrage déjà connu des bibliophiles pour la part remarquable qui lui revient en matière d'illustrations. Des plumes plus autorisées que la mienne se réservent de vous entretenir du texte.

M. F. Detaille a su choisir d'une façon rare les documents à reproduire pour faire de ce livre un véritable monument à la gloire du costume féminin provençal — tirées avec un soin scrupuleux du moindre détail ces reproductions nous promènent à travers un véritable musée de la mode — et leur ensemble constitue un document indispensable à tous ceux qui aiment la Provence et s'intéressent à toutes les formes de son art.

On pourrait faire reproche à M Detaille d'avoir donné en première page la superbe photographie de la jeune femme de Tanagra. Après l'harmonieuse disposition de l'étoffe drapée simplement épousant les lignes de la femme et soulignant chacun des mouvements les costumes modernes paraissent singulièrement étriqués et ne valent plus que par le détail. Convenons cependant que ces détails sont parfois exquis, ainsi le tablier à fleurs de l'Arlésienne de Huard ou la coiffe « à l'ensalad› » du portrait de Madame Armagnin.

M. Detaille ne s'est pas borné seulement à choisir avec un goût parfait les reproductions les plus aptes à synthétiser l'art d'une époque et d'une contrée, il a composé lui-même un certain nombre de tableaux photographiques dont certains ont une valeur artistique considérable. Beaucoup de peintres pourraient s'en inspirer... et j'en connais d'ailleurs qui ne s'en sont pas fait faute. Je note au hasard : La visite au cimetière, l'Oratoire près de Saint-Tropez, les Noces d'Alàri Sivanet, l'Aïoli, grande composition dont les valeurs sont soigneusement étudiées et concourent supérieurement à l'effet. Voyez Arles, église de la Major. La Farandole, les Farandoles devrais-je écrire plutôt, car il y en a plusieurs circulant à travers le volume dont elles sont la gaieté. Et surtout, n'oubliez pas les Saintes-Maries de la Mer, un grand tableau malgré sa petite dimension lumineux, aéré et plein d'un joli sentiment.

M. Detaille nous prépare encore de belles éditions photographiques. Qu'il se hâte pour notre joie de les réaliser bien vite.

HERREM.

Échos

NUMERO HORS SERIE : MARCEL PAGNOL: Les *Cahiers du Sud* vont prochainement éditer un numéro hors série consacré à Marcel Pagnol, qui voilà douze ans fonda en compagnie de Marcel Gras, Gaston Mouren, Jean Ballard, Marcel Nalpas, Jeanssey, Julien Coutelen et Charles Brun, la revue littéraire *Fortunio* et dont la belle pièce les *Marchands de Gloire* a conquis la critique parisienne.

Ce fascicule *qui ne portera qu'un numéro d'ordre, n'interrompra pas la série des Cahiers mensuels, et ne portera aucune date.* Il comprendra une *partie anthologique composée d'œuvres inédites* de Marcel Pagnol.

1° Une scène des *Marchands de Gloire*, des plus significatives et des mieux applaudies.

2° Une scène de *Phaéton*, pièce récemment achevée et retenue par l'un des principaux théâtres de Paris.

3° Une scène de *Pirouettes*, comédie inédite qui sera représentée prochainement.

4° Des fragments d'*Ulysse et Nausicaa*, pièce en vers en deux actes, en collaboration avec Charles Brun, entièrement inédite.

5° Des poèmes choisis parmi le recueil des *Bucoliques* à paraître en librairie en octobre.

6° Des fragments de romans inédits.

Ces extraits importants de l'œuvre déjà considérable de Marcel Pagnol seront précédés d'articles, notes et impressions des principaux collaborateurs de *Fortunio*, *Cahiers du Sud* en particulier de ses amis et vieux camarades Marcel Gras, Gaston Mouren, Jean Ballard, Charles Brun, Gabriel d'Aubarède, Marcel Brion, Carlo Rim, Jeanssey, etc.

Le prix du fascicule ne sera pas modifié (1 fr. 50)..

PARUTIONS PROCHAINES. — L'étude complète sur *Daumier* que notre collaborateur et ami Carlo Rim publie chez Detaille, magnifiquement illustrée par ce dernier va bientôt paraître. Tout le monde voudra posséder cette œuvre d'un fervent et compréhensif admirateur du maître qui n'a cessé pendant ces dernières années d'exalter la belle figure du grand Marseillais que fut Honoré Daumier.

— Gabriel d'Aubarède publie chez Plon-Nourrit son premier roman, *Le jeune homme puéril.* C'est une délicate étude psychologique où se révèle l'intuition profonde de l'adolescence. Parmi tant d'œuvres retraçant l'évolution des âmes pendant « l'âge inquiet» celle de notre ami nous paraît d'une des plus pénétrantes. Servi par la perspicacité du confesseur et le scrupule du moraliste, le talent de Gabriel d'Aubarède a produit d'emblée un roman véritablement remarquable et nous promet pour l'avenir une œuvre attachante, probe et profondément humaine.

— Nous avons pris connaissance du roman de Maurice Bourdet « *Pendant qu'une femme dansait* », grâce au passage de notre ami parmi nous. Ce sont des pages délicieuses, empreintes de grâce et d'esprit, nous ravissant par l'ingénieuse fantaisie de l'intrigue et les drôleries pittoresques des propos. Nous ne doutons plus du succès de cette œuvre exquise que Maurice Bourdet ne saurait plus longtemps dérober à notre impatience.

EDITIONS FORTUNIO. — *Cahiers du Sud :* Nous avons le plaisir d'apprendre à nos abonnés et lecteurs que nous tenons à la disposition des personnes qui nous exprimerons ce désir des exemplaires de *Pégase et le Percheron*, édition de luxe, sur pur fil Lafuma aux prix de 20 francs. Nous ne doutons pas que les bibliophiles ne veuillent s'assurer la possession de cette belle œuvre, ainsi présentée et dont la faveur ne cesse de croître puisque la 6e édition s'épuisera bientôt.

NECROLOGIE. — Nos lecteurs ont appris en son temps le décès de M. Marsat qui dirigeait avec une grande courtoisie et une aimable autorité la succursale marseillaise des *Messageries Hachette*, quai du Canal. Bien que tardivement, *Fortunio* tient à joindre ses regrets aux condoléances unanimes de la presse et à exprimer à notre ami Jean Marsat, directeur intérimaire de l'Agence, notre douloureuse surprise et toute notre sympathie.

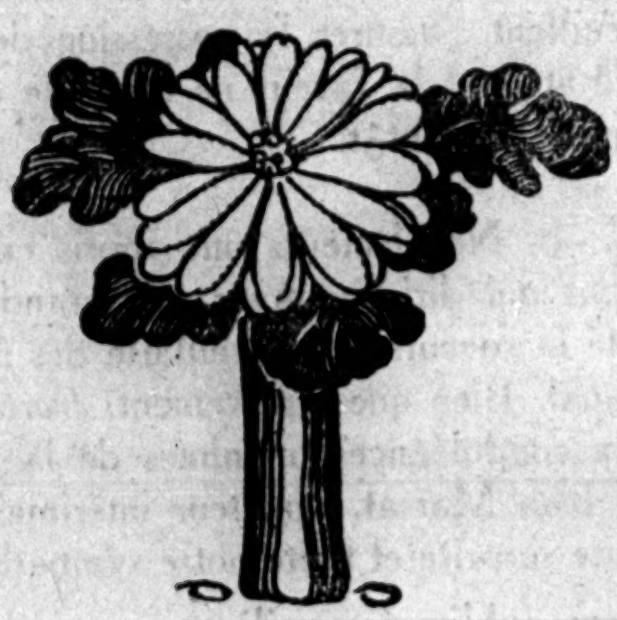
— Nous ne pouvons oublier — voilà un an déjà que cette

mort nous frappa — une belle figure trop tôt enlevée à notre affection ; nous ne voulons pas laisser passer ce funèbre anniversaire d'un jour qui plongea dans le deuil Carlo Rim, sa famille, ses amis et nous-mêmes, sans adresser à Marius Richard l'hommage de notre souvenir et de notre regret.

MARSEILLE CENTRE D'ART! — Qu'est-ce O Négis! la ville défiée s'agiterait-elle ? Songerait-elle à vous prendre au mot ? Voici que s'organisent les mouvements que vous souhaitiez y voir. La place et le temps manquent pour exposer ici ces miracles. Pourtant ils se produisent. Un groupe existe qui a nom le *Grenier* présidé par Paul Mouren et qui comprend une phalange de lettrés, d'écrivains, de bibliophiles.

Des conférences y sont faites ; déjà MM. Bourguet, Laget, du Chaffaut, de Vergennes y ont parlé de Jacques Rivière, Marcel Proust, André Gide, Pirandello.

D'autre part, M. de Vergennes poursuit ses tenaces efforts théâtraux et a donné tout dernièrement au Salon Perrier une représentation de *Martine* impeccable, anticipant sur la comédie des Champs-Elysées. Nous avons eu la primeur de cette pièce délicieuse. Nos amis Jean Fouque, Maud Bréville, autrefois du théâtre *Fortunio*, y furent longuement acclamés. Mais taisons-nous, car il est prématuré d'exposer ces choses. Nous dirons bientôt ce qu'on doit en attendre et comment quatre ans après nos tentatives qu'on n'a pas oubliées, nous sommes près de voir réaliser nos ambitieuses chimères par nos amis, qui seront nos auxiliaires dans la création à Marseille d'un véritable « centre d'art ».



Lettre de Nice

Avant que le pouvoir lui tombe des mains, la Municipalité a voulu inaugurer la nouvelle bibliothèque qu'elle a fait construire au boulevard Dubouchage, sur l'emplacement et avec les murs de l'ancienne villa Rambourg.

Il était temps que Nice, qui a tant de Casinos, eut une bibliothèque accueillante et claire à l'instar des autres villes françaises. Celle-ci est assez réussie. Elle se dresse en bordure de l'avenue, devant un square auquel on a donné le nom de notre regretté confrère et ami Dominique Durandy, qui chanta si bien sa Côte d'Azur. On y sera bien les après-midi d'été quand, toutes fenêtres ouvertes, les bancs du boulevard se peuplent de flâneurs et que la fraîcheur, venue des montagnes proches, arrive sur la pointe des pieds pour passer la soirée en ville.

La salle de lecture est décorée d'une vaste toile du peintre niçois Edouard Fer représentant *Nice, inspiratrice des Lettres et des Arts.*

Le peintre a donné comme fond à son tableau l'admirable Baie des Anges, éclairée par un de ces lumineux matins dont Nice est si prodigue. La mer est vue du Mont-Boron avec, en avant-plan, l'entrée du Port Lympia et l'imposante masse rocheuse du château assise sur Rauba-Capèu, comme sur un trône abrupt, mi-verdoyant, mi-calciné. Du port, la blanche jetée et son phare s'élancent comme un cap dans la mer, tandis que s'égrènent les vieilles maisons patinées d'ocre ou de rose comme des palais vénitiens, contrastant avec la ligne scintillante des riches villas et des palaces qui s'étalent des Ponchettes à l'extrême pointe de la Californie, perdue dans les brumes de l'horizon. Dans le lointain, on aperçoit les hauteurs de Saint-Jeannet avec son « Baoù » et toute la ceinture rocheuse qui entoure Nice.

Des personnages animent la composition : une bouquetière en costume local, une pêcheuse qui raccommode les filets de pourpre et une bergère des Alpes, dans le costume pittoresque des femmes de la Briga, quenouille en main. Des fleurs, des pastèques,

des figues, des tomates, des aubergines, des langoustes, des rascasses, l'oursin, l'étoile de mer, composent, au bas du panneau, la plus chaude, la plus éloquente des natures mortes. En bon Niçois et en artiste, Edouard Fer a glorifié sa ville ; son panneau lui fait honneur; il ennoblit cette salle studieuse, et j'imagine que, plus d'une fois, les lecteurs quitteront les pages du livre pour reporter leur regard sur ce mur lumineux comme une fenêtre ouverte et synthétisant avec toute la magie de l'art l'indolente cité paressant au bord de son golfe.

*
* *

Jean de Reszké est mort le 3 avril dans sa villa de la Lanterne, où il vivait retiré depuis quelques années. Le créateur de Roméo s'est éteint entouré de sa femme, de sa nièce, du compositeur Reynaldo Hahn et du baryton Aquistapace, ses amis intimes.

Jean de Reszké était Polonais d'origine. Il fut d'abord baryton. Le maître Sbriglia en fit un ténor et quel ténor ! Il fut le créateur du *Cid* de Massenet. Après avoir couru toutes les capitales, connu tous les succès, c'est en France qu'il revint se poser. Dans sa villa niçoise il s'était consacré à l'enseignement. Il a formé une pléiade de jeunes artistes anglais, français, américains, italiens qui, récemment donnèrent une représentation en italien du *Don Juan*, de Mozart, aux Variétés puis à l'Opéra.

Car ce fut le fondement de la méthode de Jean de Reszké ce principe que les œuvres doivent être étudiées dans la langue pour laquelle elles ont été écrites. Son répertoire personnel comportait quatre langues.

Jean de Reszké ne fut pas seulement un beau chanteur, un des derniers soutiens du « bel canto », qui fut vraiment un art; il fut aussi un gentleman. Il avait pour principe de ne pas chanter dans les concerts. Un jour, pourtant qu'il avait accepté de prêter son concours à une fête de charité, la présidente de l'œuvre lui remit un œuf d'ivoire plein de louis. Jean de Reszké ouvrit l'œuf et apercevant l'or :

— Je vous remercie, Madame, dit-il, mais je ne mange jamais que le blanc des œufs. Gardez, je vous prie, le jaune pour vos pauvres.

*
* *

Autre mort : Joseph Vallot, un savant qui aima passionnément la montagne. Faut-il rappeler ses travaux effectués à l'Observatoire Vallot, au Mont-Blanc, Observatoire conçu et réalisé par lui ; faut-il rappeler ses études météorologiques sur le climat de la Côte d'Azur; est-il besoin enfin de rappeler ses projets qui devaient bientôt doter la France d'un instrument de recherche physico-astronomique situé à côté de son refuge, presque au sommet de ce Mont-Blanc, qui lui appartenait vraiment ?

Projets que la mort est venue suspendre. En 1923, il avait fait don à la Ville de Nice de sa bibliothèque où il avait amassé des documents inestimables, ce que rappelait en excellents termes M. l'adjoint Mari le jour de l'inauguration de la bibliothèque municipale.

*
* *

Le Salon de la société des Beaux-Arts s'est clôturé après un mois de vie et de succès. Les œuvres de Maurice Denis en ont fait cette année une manifestation qui dépassait la valeur d'une exposition locale. Les admirateurs de l'artiste apprendront qu'un dessin de lui, *La Prière* a été acquis par la Société pour le Musée Municipal. Pour le Musée également la Société a acquis un *Saint Georges terrassant le Dragon*, de Petroff et la *Maison dans le Paysage*, d'Edouard Fer.

Il faut indiquer encore que la Société des Beaux-Arts a fait don à la nouvelle bibliothèque d'une peinture de Boulard de Villeneuve : *Les Eucalyptus de Villefranche.*

*
* *

Au palais de la Chambre de Commerce, exposition-concours de projets architecturaux pour la rénovation de l'art régional. Si l'on pouvait en finir avec cette pâtisserie de stuc et de plâtre qui éclate de trop de blancheur au milieu de tous les bosquets de la Côte, de Toulon à Menton, il faudrait en rendre grâce à la Fédération des Syndicats d'Initiative qui a eu l'idée de ce concours.

Le premier prix (ex-æquo) a été décerné à MM. Jean-Marcel Reynard, de Nice, et Charles Bayonne et Theresius Aussel, de Paris ; le 3e prix, à MM. Pierre Massiera et Lucien Gaubert, de Nice. L'an prochain le concours portera sur la maison de rapport dans une grande ville.

Mais tous ces excellents projets seront-ils acceptés par les constructeurs ?

*
* *

Et maintenant voici la saison d'hiver terminée. Déjà les palaces de Cimiez préparent leurs housses. Les platanes de l'avenue ont au bout de leurs branches des ongles verts. Les rastas d'hiver partis, on va revoir les rastas d'été en pantalon de flanelle et à cols à la Danton. Car Nice ne se débarrasse pas plus de ses parasites qu'un gueux de grand chemin.

Les bains de mer vont commencer. Les Russes à cheveux blonds et à peau couleur de terre cuite reparaîtront nus sur la plage au grand scandale des agents de police qui essaieront de leur faire comprendre qu'en France « cela ne se fait pas ». Et la musique municipale fera le soir tourner les gars derrière les filles, sur l'asphalte du Jardin Public.

REYNOLD.

Le Gérant : C. SARNETTE.

Imprimé par MISTRAL *à Cavaillon*